

# JOURNAL DES DEMOISELLES.

## Instruction.

### ESQUISSES SUR LES MONUMENTS, LES USAGES ET LES MOEURS DE L'AN- CIENNE ROME.

#### Deuxième article.

L'on a contesté aux anciens la connaissance des vitres; mais il a été reconnu qu'elles étaient en usage; on voyait même dans les jardins de Rome des édifices entièrement construits en vitrages comme les serres du jardin des Plantes.

Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ordinairement fermées de grilles en fer; celles des étages supérieurs ornées de plantes et de fleurs: leurs volets étaient peints en couleur d'azur tendre.

Les appartements intérieurs offraient, dans les palais des patriciens, une grande richesse par le goût qui présidait à leur décoration: le stuc, le porphyre, l'albâtre, les statues de bronze recouvertes d'un or éblouissant, y étaient prodigués, et ce luxe se trouvait encore rehaussé par les trophées d'armes qui ornaient, de la manière la plus imposante, les principales salles de réception.

XII.

Les Grecs avaient inspiré aux Romains le goût des beaux-arts. La peinture, jadis dans l'enfance, se révéla aux conquérants, et ils en devinrent enthousiastes. Les murs intérieurs des bâtimens de toute espèce étaient souvent peints de fresques qui représentaient des sujets historiques, des paysages, des arbres, des forêts, des oiseaux. Les beaux tableaux étaient fort recherchés; depuis que les Romains en avaient connu le prix et le mérite, ils donnaient un soin particulier à leur conservation: on les recouvrait d'un vernis diaphane pour les préserver de la poussière, et on les plaçait dans de riches cadres fermés de volets et de châssis vitrés. Il y avait aussi des tableaux grotesques et des caricatures, dont on voit plusieurs exemples dans les peintures exhumées d'Herculanum et de Pompéïa.

Les appartements des dames romaines étaient non-seulement remarquables par l'élégance, et le bon goût des ameublements, mais l'on y déployait une richesse aussi excessive qu'extravagante.

C'était dans le *Vestuarium* que s'établait le luxe excessif des toilettes. Suétone cite un fastueux patricien qui avait plus de deux mille toges ou tuniques, et Julia-Paula, épouse d'Héliogabale, en possédait cinq mille, indépendamment de plus de mille perruques.

9



Les costumes de tous les peuples de l'antiquité étaient larges et flottants. Nos vêtements modernes courts et étroits nous viennent des Barbares qui renversèrent l'empire romain.

La connaissance de ces costumes est une étude importante sous le rapport de l'art et peut-être des mœurs; les seules sources où l'on en puisse retrouver les traces sont dans les monuments et les médailles sur lesquels on retrouve encore des traces singulières d'un costume primordial.

Par exemple, une médaille de la Bibliothèque Royale, à Paris, retrace l'image d'un Gaulois cisalpin dont le costume et la coiffure sont exactement ceux des *pullicinelli* modernes. Les guerriers Daces et Pannoniens de la colonne Antonine à Rome ont une coiffure semblable aux shakos de nos soldats, c'est-à-dire aux shakos hongrois qui en ont fourni le modèle. Les Sarmates de la colonne Trajane portent la peltasse comme les Polonais; enfin l'on voit sur des médailles de la Novempopulanie des effigies de personnages coiffés, il y a deux mille ans, du berret béarnais tel qu'il existe encore de nos jours. On retrouve aussi cette coiffure sur des vases étrusques.

Les artistes faisaient bon marché de ces traditions historiques. Les peintres, les poètes, ont pris plus d'une fois d'étranges licences en donnant à leurs héros le costume de l'époque où ils exécutaient leurs œuvres. C'est ainsi qu'un peintre hollandais représenta César, traitant les affaires de l'État, tenant à la main un large verre plein de bière. Un autre peintre, dans le Sacrifice d'Abraham, représenta le patriarche un pistolet à la main, prêt à brûler la cervelle à son fils Isaac. Au théâtre, l'on voyait encore, il n'y a guère plus de soixante ans, Auguste, dans *Cinna*, vêtu d'un frac mordoré, l'épée au côté, les talons rouges, les ailes de pigeon poudrées à la *maréchale*. Clytemnestre portait des paniers, et Iphigénie une robe à la *Fontange*. Ce fut Talma, notre célèbre tragédien, qui eut la gloire

de réformer les costumes à la scène et d'y consacrer la vérité historique.

La tunique et la tige étaient les pièces essentielles et presque uniques du costume romain.

La tunique, espèce de chemise, tantôt s'arrêtant aux genoux, tantôt descendant aux talons, avec des manches étroites ou larges, longues ou courtes, était serrée au bas de la taille par une ceinture. Les patriciens (la noblesse) la portaient blanche avec une large bordure pourpre. Chez les plébéiens (le peuple), elle était de couleur sombre, noire ou brune.

La tige était une pièce d'étoffe sans manches, ni collet, ni couture, taillée en rond, qui s'attachait au moyen d'une agrafe, et se plaçait sur l'épaule ou sur la poitrine par-dessus la tunique.

Ces vêtements furent longtemps en laine pure, plus tard on les porta en toile de lin, car l'usage de cette toile fut longtemps ignoré à Rome, et ce n'est guère que vers le milieu de l'empire que ce que nous appelons *linge* commença à être connu. On fit donc des tuniques en toile de lin : on en fit plus tard en soie, qui se vendait au poids de l'or, et on les enrichit de tout ce que le goût put inventer de plus gracieux et de plus riche à la fois.

Le chlamyde, la trabée, n'étaient que des accessoires qui s'adaptaient au costume principal, soit en voyage, soit à la guerre.

Les Romains avaient ordinairement la tête nue et les cheveux courts, à la *Titus*; mais aux champs, à l'imitation des bergers, ils portaient un chapeau rond semblable à celui que l'on voit aux statues de Mercure et sur les médailles d'Auguste ou d'Apollon lorsqu'il gardait les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie. C'était une coiffure toute pastorale.

On portait aussi une espèce de bonnet phrygien, qui devint le symbole de la liberté, parce qu'on le donnait aux esclaves en les affranchissant.

La barbe était longue ou courte, selon



les caprices de la mode. Au plus fort des déportements de l'empire, après avoir tressé et parfumé la barbe, on la couvrait d'une poudre d'or.

Il y avait loin de ce temps à celui où les plus illustres Romains, fiers de leur glorieuse pauvreté, marchaient pieds et jambes nus ! alors la chaussure était inconnue, ou du moins on n'en faisait usage que pour aller à la chasse ou en voyage ; mais plus tard, quel luxe ! quelle bizarrerie dans la forme et la coupe ! Il y eut des chaussures rondes, pointues, relevées comme les *poulaines* du moyen âge ; on les porta en peau, en drap, en soie ; on y étala tous les raffinements du luxe. Vers la fin de la république, elles étaient faites comme des gants, c'est-à-dire on y introduisait les doigts séparément. Les chaussures des empereurs, des généraux, se faisaient remarquer par leur prodigieuse richesse ; c'était, presque toujours, l'aigle impérial brodé en or, relevé en bosse. Le peuple portait les sandales ou le cothurne bien connu par l'imitation qui en a été faite sur notre scène.

Le costume des esclaves était analogue à leurs fonctions. A la campagne ils étaient à peu près nus, sauf une espèce de jupon court et un chapeau rond ; mais à la ville ceux qui servaient dans les appartements portaient des tuniques blanches arrêtées à la taille par des ceintures enrichies d'or ; ceux qui étaient attachés au service de la table étaient surtout d'une extrême élégance et ordinairement fardés comme des femmes.

Le costume des dames romaines, en général, s'harmonisait avec celui des hommes. L'inconstante et capricieuse déesse à laquelle le beau sexe élève et élèvera toujours des autels, la mode enfin, n'obtenait pas moins d'hommages dans Rome antique que dans Paris moderne. Mais ses vicissitudes y étaient-elles aussi subites, aussi imprévues ? il est assez difficile de le croire : car dans les dix-neuf années du règne de Marc-Aurèle, l'impératrice Faustine,

sa femme, n'inventa que trois ou quatre modes différentes dans la forme des coiffures.

Les dames ne portaient point la toge ; elle était réservée aux hommes : elles portaient seulement la tunique courte, s'arrêtant au genou, échancrée autour du cou et tombant sur une jupe ordinairement à longue queue. Un voile d'une étoffe légère et souvent transparente, attaché au sommet de la tête, descendait jusqu'à terre et pouvait se draper autour du corps. La tunique était ordinairement de couleur unie, de nuances claires, blanche de préférence ; et chez les riches patriciennes, elle était couverte de broderies, de dessins tracés au pinceau, et parfois seulement, par un raffinement de luxe, de deux simples monogrammes, brodés en or ou en perles, placés à droite et à gauche sur les deux côtés supérieurs de la tunique. L'impératrice Plautine, femme de Trajan, portait une tunique toute couverte de broderies de perles et de pierres précieuses. Les tuniques des princesses étaient souvent en brocart d'or ou d'argent.

Les matrones romaines se distinguaient par la multiplicité de leurs vêtements ; elles portaient jusqu'à cinq à six tuniques superposées les unes sur les autres. Prétendaient-elles par là donner plus de poids et de gravité à leur vénérable personne ?

Les femmes du peuple se couvraient d'une tunique courte sans manches, serrée par une ceinture ; elles ne portaient pas de voile, mais une sorte de chaperon court avec un capuchon comme celui de nos bourgeois modernes. Cette partie de leur costume s'est perpétuée de nos jours en Afrique, où les Maures l'ont conservée et nous l'ont renvoyée.

Une simple et courte tunique blanche, arrêtée par une écharpe flottante et serrée sous le sein, était l'unique et gracieux costume des jeunes filles ; leurs cheveux, qu'on laissait croître dans toute leur longueur, étaient relevés en tresses qui laissaient re-



tomber sur le cou des boucles que l'on avait soin d'entretenir gracieusement assouplies et frisées; des fleurs étaient l'unique ornement de cette coiffure dont les perles et les diamants étaient toujours exclus. Le cothurne élégant formait leur chaussure; la semelle était jaune, et les tresses ou rubans qui l'attachaient et entouraient le bas de la jambe, se portaient de couleur rouge, rose ou pourpre.

ALPHONSE DAUMONT.

## Revue Littéraire.

*La Grèce continentale et la Morée; voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841; par J. A. Buchon. 1 vol. chez Charles Gosselin, libraire, rue Jacob, 30.*

Vers l'an 1200, les plus braves guerriers de France, d'Allemagne et de Flandre, réunis dans un tournoi, juraient entre les mains de Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, d'aller combattre les infidèles, maîtres de Jérusalem. Quatre années s'écoulèrent cependant, et les chrétiens n'avaient point encore abordé la Terre-Sainte; l'ambition mondaine étouffant en eux la pensée religieuse, ils s'étaient emparés de Constantinople, où ils fondèrent une dynastie nouvelle, et le glaive sacré, tiré contre les infidèles, n'avait répandu que le sang chrétien... Par la loi du partage, les Français obtinrent la Bithynie, la Romanie, les grandes îles de l'archipel, et la Grèce, depuis les Thermopyles jusqu'au cap Sunium. Leur domination, sous les souverains de la famille Ville-Hardouin de Champagne, s'y continua longtemps après la chute de l'empire franc de Constantinople, et se termina à la fin du quinzième siècle.

L'histoire ne nous a transmis, sur cette période de nos conquêtes, que des enseignements obscurs et incertains. Dans le but de les éclaircir et de les fixer par l'étude des monuments et des souvenirs, un savant distingué, M. Buchon, a visité la Grèce; ses recherches ont été heureuses; les résultats en seront prochainement publiés: aujourd'hui, nous n'appellerons votre attention que sur le récit de ce voyage lui-même.

L'ouvrage de M. Buchon est précédé d'un précis historique des temps modernes de la Grèce, que nous résumerons en peu de mots.

De tous les royaumes démembrés de l'empire grec de Constantinople, la principauté française de Morée ou d'Achaïe tomba la dernière sous le joug des Turcs; conquise ensuite par les Génois, elle retourna bientôt à ses premiers vainqueurs, et ce ne fut qu'en 1821 qu'elle réussit par la révolte à se soustraire à leur puissance. Néanmoins l'indépendance de la Grèce, méconnue par le congrès de Vérone, contrariée par des dissensions intérieures, ne fut réellement établie qu'en l'année 1827, grâce au concours armé de trois grandes puissances: la France, l'Angleterre et la Russie, réunies au combat de Navarin. Six cents ans après la quatrième croisade, les Français abordaient donc encore la terre des Hellènes, mais cette fois dans le but plus glorieux de tendre la main à un peuple malheureux et de lui assurer sa place au foyer de la liberté. Jusqu'en 1830, les Grecs furent gouvernés par un président ou *proédros*, que nommait l'assemblée nationale. Cette dignité fut d'abord accordée au comte Capo d'Istria, qui périt victime de sa sévérité, et plus tard à son frère conjointement avec Colletti et Colocotroni. Cependant les trois puissances protectrices appelaient à la souveraineté de la Grèce, Léopold de Saxe-Cobourg. Craignant de ne pas obtenir l'affection de ses nouveaux sujets qui demandaient en vain, par l'organe de leur prési-



dent, une constitution libre, ce prince abdiqua : Frédéric Othon de Bavière lui succéda dans le choix des puissances, et fut élu roi le 7 mai 1832, à l'âge de quatorze ans. A la fin de 1843, une révolution politique, pure de tout excès, vient d'assurer à la Grèce une charte constitutionnelle, à laquelle son jeune souverain s'est empressé d'adhérer, et qui ouvre aujourd'hui à cette nation, pleine de sève et de vie, la route de la liberté, de l'ordre et de la civilisation.

Admis, pendant son séjour à Athènes, aux fêtes de la cour, M. Buchon nous a tracé le portrait de la jeune reine de la Grèce.

« La princesse Amélie d'Oldenbourg, mariée le 2 novembre 1836, au roi Othon, serait citée à Paris même, dit l'auteur, au premier rang des femmes les plus remarquables. Ecuyère infatigable et intrépide, reine belle et gracieuse, elle jouit de ses succès avec un bonheur qui l'embellit encore. Aucune femme dans sa cour ne se livre avec plus de charme au plaisir de la danse : polonaise, valse, contredanse, galop, mazurka, cotillon, tout lui plaît, depuis la solennelle polonaise qui ouvre le bal, jusqu'à la folle danse du grand-père qui le ferme, mais à l'exclusion des danses grecques, dont aucune n'est adoptée dans les salons d'Athènes.

Les danses nationales présentent du reste cette particularité, que les femmes n'y sont pas admises; les hommes se réservant ce plaisir. Ce sont eux aussi qui prennent le soin d'approvisionner la maison. Exclues des jeux et du marché, les femmes vaquent aux soins domestiques, vont remplir aux fontaines de vastes cruches d'eau qu'elles portent sur leur tête, allaitent leurs enfants sur le seuil de leur habitation et lavent le linge de leur mari.

Mais quittons Athènes, et suivant la route d'Orchomène à Chéronée, arrivons dans cette plaine où périt l'indépendance de la Grèce. En face de nous, s'élèvent le Par-

nasse et le Knémis aux ondulations si variées. Du flanc de ces montagnes, par le même chemin peut-être que suivit Philippe à la tête des phalanges macédoniennes, débouche une troupe de cavaliers, précédée de *papas* ou prêtres, avec leur longue barbe, leur robe à larges manches, et accompagnée d'un nombreux cortège de femmes : celles-ci portent des robes très-courtes bariolées des couleurs les plus vives; quelques-unes sont coiffées d'un turban; d'autres d'une espèce de mitre persique, composée de pièces d'or ou d'argent de toutes dates et de tous pays, percées et réunies de manière à se recouvrir à moitié l'une l'autre comme des écailles, et à former des rangs pressés et réguliers depuis le sommet de la tête jusqu'à la naissance du front; le bas de leur figure est encadré, tantôt par de larges boucles d'oreille rattachées ensemble à l'aide d'une chaîne d'or qui pend sous le menton, à la manière antique, et sert de collier; tantôt par une grande lame d'argent ciselé qui s'attache comme la mentonnière d'un casque. Les hommes sont revêtus de jolies vestes blanches à gros boutons blancs arrondis et pressés; de la blanche *fustanelle* fortement serrée par la ceinture antique, d'une longue toison flottant sur leurs épaules, d'un turban de couleur rouge ou bleue, et de guêtres de la même couleur : quelques-uns d'entre eux portent la houlette ou *mangoura*. C'est une noce de bergers.

Le voyageur français admis à assister aux fêtes que la joyeuse troupe allait célébrer, nous en donne le récit suivant :

« Un mariage grec est une solennité non-seulement de famille, mais de village et presque de tribu : la fête doit durer toute une semaine. C'est le mercredi soir que commencent les cérémonies. Parmi les parentes ou alliées du mari, on choisit trois jeunes filles, les plus belles. Toutes trois, vêtues de leur robe de fête, la plus jeune au milieu, doivent marcher de front et en silence, leur longue amphore sur la tête, depuis la maison du futur jusqu'à



la fontaine voisine. Dès qu'elles y sont arrivées, elles jettent dedans quelques pièces de monnaie en l'honneur de la nymphe de la source, remplissent chacune leur amphore, et reviennent dans le même ordre, avec le même silence, rapporter l'eau à la maison. Une seule parole prononcée en allant ou en revenant serait de mauvais augure. Cette eau doit servir au levain destiné à faire le pain des noces. La sœur du futur, si elle n'a pas été mariée, ou, à son défaut, la jeune fille sa plus proche parente, est chargée de pétrir ce levain, pendant que les parents et les parentes du jeune homme, rangés sur deux lignes, disent des chansons de circonstance, après quoi on soupe, on chante encore et on danse jusqu'à minuit.

» Le jeudi, on va en pompe choisir parmi le troupeau le bœuf le plus gras ou la vache la meilleure, et les moutons destinés au repas de la noce; on garnit leurs cornes et leur tête de guirlandes de fleurs; au son des instruments, on les amène dans le village; on leur fait faire le tour de la paroisse en accompagnant leur marche de chants et de danses, puis on va les placer en grande pompe dans l'étable.

» Le vendredi dès le matin, les parents non mariés du futur partent du village, portant sur l'épaule une grosse corde toute neuve, et vont dans la forêt voisine ramasser le bois nécessaire aux apprêts du repas. La corde neuve est destinée à retenir le bois en faisceau sur l'épaule.

» Le samedi, au moment où le soleil annonce midi, on se rend processionnellement à l'étable. On pare le bœuf, on lui dore les cornes, et après lui avoir fait faire de nouveau le tour du village au bruit de la musique, on l'amène dans la cour de la maison du futur, où il est immolé. Le même soir, un grand repas est donné par le futur à tous les invités, et la nuit se passe en chants et en danses.

» Le dimanche, après le repas du matin, on se dispose à partir en grande pompe pour

conduire le futur à sa future, et ramener ensuite l'épouse dans la maison de son époux. Le cortège est composé des papas, montés sur de bons mulets, puis des archontes du village et des grands parents, tous à cheval; après les notabilités viennent les conviés montés sur des chevaux ou sur des ânes. En dernière ligne s'avance à pied le futur, la houlette de berger à la main. A ses côtés marchent aussi ses deux assistants : à sa droite, le *nounos* ou parrain, à la place du père, qui, ce jour-là, reste à la maison; à sa gauche, l'*adelphopoietos*, ou le frère-fait, qui porte au dessus de la tête du berger une bannière où brille la croix grecque. L'*adelphopoïétie* est, comme l'ancienne fraternité d'armes, un lien religieux. Quand deux jeunes Grecs veulent devenir frères-faits, ils se présentent à l'église devant le *papa*. Le prêtre célèbre pour eux une liturgie particulière, et, à la lecture de l'Évangile, les entoure d'une écharpe qui les unit; chacun promet sur l'Évangile d'être le bon frère de l'autre, et à dater de ce jour, il existe entre eux une véritable fraternité. Quand l'un se marie, l'autre a le droit d'embrasser le premier la femme de son frère; si ce frère meurt, il doit être le soutien de sa famille.

» Arrivés à Méra, où demeurait la fiancée, continue M. Buchon, notre présence fut annoncée par les instruments de musique et les *polychronia* ou vivat des habitants du village. Nous descendîmes tous de cheval devant la tente de la fiancée. Ses compagnes nous accueillirent avec des chansons qui célébraient notre bienvenue; mais la future ne se montra point. Le futur, accompagné de ses deux acolytes, fut introduit dans la tente. Nous le suivîmes processionnellement, en passant au milieu d'une haie de jeunes filles parées de leurs plus brillants atours et chantant la chanson du dimanche (car chaque jour a son chant particulier), nous arrivâmes devant la fiancée, qui était assise sur un tabouret assez bas, entourée de sa



mère, de ses sœurs, de ses amies, et entièrement recouverte d'un épais voile, ou plutôt d'un châle; sur sa tête était posée une large coupe d'argent, dans laquelle chacun de nous déposa en passant une petite pièce d'argent ou d'or. Les pièces recueillies ce jour-là sont ensuite percées, passées dans un fil d'argent et ajustées de manière à former l'espèce de mitre dont nous avons parlé. »

En faveur de sa qualité d'étranger, notre compatriote obtint d'être admis à voir la figure de la fiancée. Quel fut son étonnement en apercevant un joli visage fardé comme celui de la plus précieuse marquise de la cour de Louis XV! « Au-dessus de chacun de ses sourcils était peint un cercle d'or, et une ligne bleuâtre, tracée au-dessous de ses grands yeux noirs, semblait les agrandir encore; sur ses joues était répandue une épaisse couche de rouge, et çà et là de petites mouches à la Pompadour donnaient à cette tête de seize ans la mine la plus vive et la plus agaçante. Les mouches sont un ornement et un trait de beauté fort apprécié en Grèce : on ne manque jamais, dans les chansons populaires, de décrire les mouches qui parent les joues, le cou et les épaules des belles qu'on veut louer.

» Le même jour, lorsque le repas fut terminé, la fiancée se levant de son escabelle, s'avança entourée de sa mère et de ses parentes, jusqu'à la porte extérieure; le fiancé l'attendait au dehors : soulevant la portière, il saisit sa fiancée par le bras, et bien qu'elle résistât mollement, il sembla l'arracher comme de force de la maison paternelle. Douze gardiens, choisis dans la famille de la future, furent chargés de l'accompagner, et le cortège, déployant la même pompe, l'emmena ainsi dans le village et à la demeure du futur. Le père

et la mère l'attendaient debout à la porte. Devant eux et par terre, «n avait placé un essaim de miel, un panier de beurre et une petite corbeille remplie de grains. La mère du fiancé portait de plus à ses bras, comme des bracelets, deux petits pains en forme de couronne, que l'on appelle *klouria*. La nouvelle belle-mère, à l'approche de la fiancée, lui tendit la main, lui passa au bras les deux *klourias*, et l'aida à sauter légèrement par-dessus le miel, le beurre et les grains déposés à ses pieds. Le miel signifie la douceur qui doit régner dans les relations domestiques; les grains et le beurre, le bien-être qu'offre à la mariée la maison de son mari, et les *klourias* passés à son bras, l'abondance qu'elle y apporte elle-même. Placée entre sa belle-mère et son beau-père, elle s'inclina trois fois devant chacun d'eux, et leur baisa respectueusement la main, tandis que les jeunes filles, ses nouvelles parentes, chantaient, à la façon des chœurs antiques, les joies de la famille.

» La soirée se passa en repas, en chants et en danses; puis, lorsque la nuit vint, la mariée et ses douze gardiens furent placés dans un appartement séparé. Le lundi matin, le cortège, formé des deux familles réunies, se rendit en pompe à l'église où fut célébrée la cérémonie religieuse, que suivit un grand festin pendant lequel le mariage fut célébré pour la première fois avec sa femme et à côté d'elle; mais les douze gardiens ne la quittèrent pas, et elle passa encore cette nuit sous leur protection.

» Le mardi, un grand dîner fut donné à ces gardiens, qui prirent ensuite congé des nouveaux époux, et les danses, qui occupèrent toute la nuit, mirent fin aux huit jours consacrés aux cérémonies du mariage. »

AYMAR DE LA PERRIÈRE.



## Littérature Étrangère.

### THE OLD MAN'S COMFORTS.

You are old, father William, the young man  
[cried,  
The few locks that are left you, are grey :  
You are hale, father William, a hearty old man ;  
Now tell me the reason, I pray.

In the days of my youth, father William replied,  
I remembered that youth would fly fast ;  
And abused not my health and my vigour at first  
That they never might fail me at last.

You are old, father William, the young man  
[cried ;  
And pleasures with youth pass away :  
And yet you lament not the days that are gone ;  
Now tell me the reason, I pray.

In the days of my youth, father William replied,  
I remembered that youth cannot last :  
I thought of the future, whatever I did  
That I never might grieve for the past.

You are old, father William, the young man  
[cried,  
And life must be hastening away :  
You are cheerful, and love the converse upon  
[death,  
Now tell me the reason, I pray.

I am cheerful, young man, the father replied,  
Let the cause thy attention engage ;  
In the days of my youth I remembered my God,  
And he has not forgotten my age.

### LES CONSOLATIONS DU VIEILLARD.

Vous êtes vieux, père Guillaume, dit un jeune homme ; le peu de cheveux qui vous reste est gris ; cependant vous êtes frais, père Guillaume, vous êtes un vieillard bien portant ; dites-m'en la raison, je vous prie.

Dans les premiers jours de ma vie, répondit le père Guillaume, réfléchissant que la jeunesse s'enfuyait vite, je n'abusai ni de ma santé ni de ma vigueur, afin de n'en pas manquer à la fin de ma vie.

Vous êtes vieux, père Guillaume, dit le jeune homme ; les plaisirs s'en sont allés avec vos belles années ; cependant vous ne regrettez pas les jours passés ; dites-m'en la raison, je vous prie.

Dans les jours de ma jeunesse, répondit le père Guillaume, réfléchissant que le présent ne dure pas toujours, je pensai à l'avenir, à tout ce que j'entrepris, afin de n'avoir jamais à me repentir du passé.

Vous êtes vieux, père Guillaume, dit le jeune homme ; la vie pour vous se hâte de finir ; cependant vous êtes gai, vous aimez à parler de la mort ; dites-m'en la raison, je vous prie.

Je suis gai, jeune homme, répondit le père Guillaume : écoute attentivement la raison que je vais t'en donner : Dans les jours de ma jeunesse, je pensais à Dieu, et dans les jours de ma vieillesse, Dieu ne m'a pas oublié.

Dr. Jost.



Éducation.

## Les Orphelines

DE LA LÉGION D'HONNEUR.

C'était au milieu de l'automne; le ciel du midi de la France, toujours si beau en cette saison, semblait encore plus radieux que de coutume; on eût dit qu'il voulait traiter en Napoléon le jeune comte de Malleville, et prêter son éclat à la petite fête que M. Bardez, la perle, le phénix des régisseurs, improvisait depuis six semaines pour la bienvenue de ses jeunes maîtres; car M. de Malleville arrivait, accompagné de sa sœur Marie. C'était au moins l'observation que l'azur resplendissait du ciel inspirait au bonhomme, et qu'il communiquait à une jeune personne avec laquelle il descendait rapidement l'avenue du château de Saint-Émilien.

Le théâtre choisi par M. Bardez pour sa fête convenait on ne peut mieux à la réception féodale qu'il médiait. Figurez-vous une magnifique allée de platanes, aboutissant d'un bout à un pittoresque pont de pierre jeté sur le lit d'un torrent desséché, une grande partie de l'année; de l'autre bout, à une porte en ogive flanquée de deux massives tours, dont la construction datait du beau temps des comtes de Bigorre. Au delà de ce bâtiment, et séparé par une vaste cour, on découvrait le château neuf de Saint-Émilien. Il consistait en trois pavillons unis ensemble par de légères colonnades dont le style rappelait Philibert de Lorme et le dessin primitif du palais des Tuileries. Le tout, vu de loin, avait un fort grand air.

Une demi-douzaine de jeunes garçons, rangés d'un côté de l'avenue, s'exerçaient au maniement des armes, et se disposaient à saluer M. de Malleville par une étourdis-

sante décharge de mousqueterie... en supposant toutefois que les fusils ne fissent pas non-feu! Un nombre égal de jeunes filles, vêtues de leurs plus beaux habits de fête, habillaient entre elles et se partageaient d'énormes bouquets blancs qu'elles devaient offrir à mademoiselle de Malleville. Il ne manquait absolument à cette fête que le bailli pour haranguer le seigneur; mais, au mois d'octobre 1830, le bailli de Saint-Émilien était un maire patriote, très-peu disposé à rendre aucun honneur à un jeune gentilhomme, officier de l'ex-garde royale.

« Enfin, voilà M. Bardez et mademoiselle Hortense Beaumont, dit une des jeunes paysannes en apercevant le régisseur et sa compagne; elle est drôle tout de même, vêtue comme nous. — Est ce que tu crois que le seigneur ne la reconnaîtra pas! — Y serait bien malin, y ne l'a jamais vue. — Mais si fait, puisqu'ils ont été élevés ensemble dans une maison royale, comme ils l'appellent. — C'est avec la sœur. — Tiens! c'est vrai!... que je suis bête! — Bonjour, monsieur Bardez! Bonjour, mademoiselle Hortense! — Bonjour, mes chers enfants! répondit le régisseur; vous voilà tous exacts au rendez-vous. — Si vous vouliez, mademoiselle, reprit-il en s'adressant à Hortense, leur faire faire un petit bout de répétition? — Très-volontiers, monsieur. Attention à la mesure, dit-elle aux jeunes paysannes. — Un instant encore, mademoiselle; j'allais oublier le plus important, interrompit M. Bardez. Tu ne chantes pas, toi, dit-il à une petite fille; eh bien, monte sur cette pierre, regarde aussi loin que ta vue pourra s'étendre dans la direction de la grand'route, et dès que tu découvriras l'équipage de monseigneur, tu nous avertiras. » L'enfant obéit ponctuellement; mais, comme ma sœur Anne, elle ne voyait « que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. » Cependant mademoiselle Hortense Beaumont reprenant ses fonctions de chef d'orchestre, marquait la mesure avec l'énorme bouquet qu'elle tenait à la main, et d'une voix éclatante



tante et pure, attaqua l'air classique qui, pendant cinquante ans, a célébré la paternité de toutes les puissances : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Le chef de chant était habile; les organisations plus musicales dans le midi que dans le nord de la France, se prêtaient à ses leçons; l'effet du chœur de Grétry était donc assez satisfaisant, lorsque, tout à coup, un âne se mit à braire, faisant sa partie avec autant d'énergie que d'aplomb. A la suite de cette interruption, on vit sortir d'un chemin creux un étranger de trente ans environ, qui marchait à pied, tenant par la bride le malencontreux baudet, sur lequel était assise une jolie petite personne de seize à dix-sept ans. Ces voyageurs venaient de monter une côte rapide, sous les rayons d'un beau soleil de Gascogne; ils étaient couverts de poussière, mourants de chaud. Cependant l'hilarité causée par l'incartade de leur compagnon rayonnait encore sur leurs traits; le moindre encouragement, qui leur aurait permis d'éclater de rire, les aurait soulagés; mais ils se trouvèrent face à face avec le vieux régisseur, qui n'avait pas la moindre envie de plaisanter.

« Monsieur, dit l'étranger en ôtant poliment son chapeau, seriez-vous assez bon pour me dire si les bâtiments que j'aperçois à l'extrémité de cette avenue dépendent du château de Saint-Émilien? — C'est la façade principale, répondit le régisseur de plus en plus refragné, croyant entendre traiter de dépendances les restes imposants du noble manoir; oserais-je vous demander à mon tour ce que vous cherchez à Saint-Émilien? — M. Antoine Bardez, si, toutefois, ce n'est pas à lui que j'ai l'honneur de parler? » La jeune fille interrompit ce colloque en disant : « Je t'en prie, Édouard, allons vite; je meurs de fatigue. » Ces paroles arrachent le bandeau de dessus les yeux de M. Bardez; son esprit est confondu; il ne sait comment expliquer ce grotesque équipage... mais son cœur parle... il a reconnu les petits-enfants, les héritiers

de la défunte comtesse de Malleville, et jetant en l'air son respectable tricorne, il crie : « Vive monseigneur ! » C'était le signal convenu. Les garçons répondent par une décharge générale.... un seul coup part.... Il suffit pour faire broncher l'âne et arracher un cri d'effroi à mademoiselle de Malleville. Hortense s'avance à son tour, suivie des jeunes filles de Saint-Émilien. Craignant les fantaisies musicales de maître Aliboron, elle se borne à offrir des fleurs; mais Marie la reconnaissant aussitôt, malgré son déguisement, saute en bas de sa monture pour se jeter dans les bras d'Hortense, en s'écriant : « Ah ! ma chère, quel bonheur ! J'étais loin de m'attendre à te trouver ici. — Moi, je comptais les jours qui me séparaient encore de toi, répondit Hortense, et j'ai voulu être la première à te saluer en souveraine. — Quelle charmante surprise ! — Oui, mais ton chancelier s'est trop pressé de nous répondre, » dit Hortense en montrant l'âne. Marie pouvait enfin rire tout à son aise. Elle s'interrompit cependant pour présenter l'un à l'autre son amie et son frère, Édouard de Malleville. Celui-ci salua mademoiselle Beaumont avec l'empressement et la courtoisie qu'inspire toujours une belle personne, surtout quand elle porte le nom d'un brave général mort au champ de l'honneur.

« Ma chère Marie, dit le capitaine en prenant le vieux régisseur par la main, je veux à mon tour te présenter le plus honnête et le plus dévoué des hommes. » Bardez, crut que le moment était venu de placer une harangue qu'il méditait depuis bien longtemps; alors prenant une voix de tête, il commença ainsi : « Monseigneur, dans un si beau jour... » Ce début eût été suivi de nombreuses périodes; mais heureusement l'âne n'aimait pas plus l'éloquence que la musique, et il se permit une nouvelle interruption. M. de Malleville embrassa bien vite le pauvre vieillard, et le poussant vers Marie : « Mon cher Bardez, ma sœur a bien envie que vous l'embras-



siez d'aussi bon cœur que je viens de vous embrasser vous-même. » Bardez, ému jusqu'aux larmes, approcha sa face ridée de la joue fraîche de Marie; puis, se redressant avec un mouvement tout à fait chevaleresque, il cria d'une voix de plus en plus animée : « Vivent monseigneur et mademoiselle ! » La cohue répéta ce vivat, et fit ainsi souvenir qu'il fallait la congédier. « Mes bons amis, dit M. de Malleville, je suis touché des témoignages de votre affection. Voilà de quoi boire à ma santé, et s'il y a dans le voisinage un violon qu'on puisse louer pour faire danser, qu'il vienne ici dimanche, je veux ouvrir le bal avec celle d'entre ces jolies enfants qui aime le mieux la danse. » Cette fois, les vivats éclatèrent sans attendre le signal. Les paysans, joyeux, s'éloignèrent en comptant les pièces de monnaie qu'ils venaient de recevoir, et les jeunes filles, se prenant par la main, exécutèrent une vive farandole.

Marie passa son bras sous celui d'Hortense, et l'entraîna à l'écart pour lui couter bien vite les mille petits secrets de la maison royale que, depuis huit semaines qu'elle habitait avec son frère, elle n'avait pu confier à personne, et pour interroger Hortense sur son établissement à Saint-Émilien. En même temps, Édouard marchait à côté du régisseur, et lui disait : « Vous m'avez fait une trop magnifique réception, mon ami. — Peut-être ai-je désobligé monseigneur en trahissant son incognito ? — Mon Dieu ! il n'y a pas plus d'incognito que de monseigneur ; nous avons voyagé en diligence, comme il convient à un pauvre capitaine mis sous la remise à trente ans : la voiture nous a déposés dans le petit village au bas de cette côte, où je vous prierai même d'envoyer chercher nos bagages en faisant reconduire cet âne. — Si j'avais pu prévoir que le comte de Malleville ne viendrait point en poste, dit avec amertume M. Bardez... — J'aurais dû vous en prévenir ; mais je croyais que vous, à qui je dois tout ce que je possède, vous

saviez que ma sœur et moi, nous n'avons point d'autre fortune que les revenus de Saint-Émilien, qui, grâce à votre administration, mon cher Bardez, sont fort honorables ; cependant pour assurer une meilleure dot à ma sœur, sans démembrer cette propriété... » Ici, Bardez tressaillit ; il ne pouvait se faire à l'idée de l'égalité des partages entre frères. Édouard continua, sans rien remarquer. « Je veux entrer tout à fait dans votre système d'améliorations et d'économie ; ainsi oubliez qu'il y avait autrefois un comte de Malleville, capitaine de la garde royale, qui a fait quelques fois de jeune homme, et ne voyez en moi qu'un ami raisonnable et rangé comme vous-même. »

Hortense disait de son côté à Marie : « Oui, ma chère, je suis établie ici depuis un an ; tu sais qu'en quittant la maison royale de Saint-Denis j'allai à Tarbes rejoindre mademoiselle Castinet, une sœur de ma mère. Un revers de fortune que ma bonne tante éprouva à peu de temps de là, lui fit, Dieu merci, quitter la plus triste petite ville du monde pour habiter la campagne. Madame Bardez, dont nous sommes un peu parentes, nous écrivit que son mari avait mis en location une partie des bâtiments de votre château. Mon désir d'habiter chez toi, et quelque chose me disait, avec toi, a tout décidé. Nous sommes venues nous loger dans une tourelle où rien ne nous empêche de nous croire des héroïnes de roman, tant le bâtiment y prête ! tu vas voir cela, et aussi ma tante, la meilleure personne du monde, avec laquelle je serais parfaitement heureuse si elle n'avait pas la manie de me marier à tout ce qui porte un habit et un chapeau. Je ne voudrais pas jurer qu'elle ne fit en son cœur des vœux pour le veuvage de M. Bardez. » Marie se mit à rire, et tourna malicieusement les yeux du côté où était son frère. « Ah ! pour cela, j'espère bien que non, reprit tout de suite Hortense ; j'ai prié ma tante de me laisser jouir en repos du bonheur d'avoir une compagne telle que toi. »



L'aspect féodal du château de ses pères avait tout d'abord séduit mademoiselle de Malleville ; en passant sous la porte en ogive encore décorée de sa herse et des chaînes du pont-levis brisé, elle se crut transportée au temps des preux et des troubadours ; mais lorsqu'elle entra dans la cour, ses illusions se dissipèrent. Ce qui vu du dehors semblait une forteresse, n'était plus à l'intérieur qu'une cour de ferme, où les poules, les canards et un magnifique troupeau d'oies prospéraient sous le gouvernement bienveillant et éclairé de madame Bardez.

Les somptueuses galeries de l'ancien château avaient été converties en écuries et en étables ; tout ce qui n'était pas nécessaire à l'exploitation loué à divers locataires par l'intelligent Bardez. Des trois pavillons de Philibert Delorme, un seul avait été réparé après la tourmente révolutionnaire ; la comtesse douairière de Malleville l'avait habité jusqu'à sa mort, et ses petits-enfants devaient y loger après elle. Tout cela était fort triste, y compris même la tourelle d'Hortense, qui à l'extérieur n'avait d'autre avantage que de ressembler à une prison.

Le découragement de Marie fut au comble lorsqu'elle visita les appartements. Le moyen d'y jouer convenablement le rôle de châtelaine, quand on avait rétréci toutes les pièces à l'aide de cloisons en planches et de faux plafonds, pour se conformer à la fortune et au goût du moment ! Pas la moindre tenture en cuir de Cordoue ; de tapisseries de point de Hongrie, pas davantage ; de hideux papiers peints couvraient les murs... et quels papiers ! L'un croyait représenter des paysages, et celui de la chambre à coucher jouait la mousseline sur un transparent rose. Pour mobilier, de vieux meubles des premiers jours de l'empire, meubles sordides, mesquins, usés sans être antiques. Si Marie se fût trouvée seule en présence de ces désappointements elle se serait crue sérieusement malheureuse ; mais Hortense ranima son courage.

« Avec du soin, de l'élégance, du goût, lui dit-elle, on tire parti de tout. » Et pour joindre le précepte à l'exemple, elle lui montra sa demeure si triste en apparence et dont elle avait fait une retraite charmante. D'ailleurs, ajouta-t-elle, quels sont les lieux que l'on ne trouve pas beaux à seize ans, du moment que l'on s'y amuse ? — Nous amuserons-nous ici ? demanda Marie à son amie. — Je te le promets si tu m'aimes, répondit Hortense. — Et comment ne t'aimerais-je pas ? tu es mon bon génie. » De ce moment, mademoiselle de Malleville, paresseuse comme une enfant gâtée, se contenta de désirer, et tout autour d'elle prit un aspect nouveau, grâce à la puissance magique d'Hortense.

Dès les premiers jours de leur réunion les rôles des deux amies furent tracés. Hortense, active, dévouée, douée d'un esprit inventif et de talents supérieurs, trouva du plaisir à changer pour Marie le triste séjour de Saint-Emilien en une retraite agréable embellie par l'amitié et dont elle ne laissait pas l'ennui approcher. Quelque difficile que fût la tâche d'amuser toujours une personne frivole et inoccupée, il y avait dans cet emploi de premier ministre de Saint-Emilien, comme Hortense s'intitulait elle-même en plaisantant, une suprématie qui allait au caractère et je dirais presque à l'air de la figure d'Hortense. Cette jeune personne n'était pas faite pour une condition humble et soumise ; sans doute, si dans l'intérêt de Marie il eût fallu lui céder le pas, elle l'aurait fait ; mais même dans les plus petites choses elle se serait sentie gênée et aurait accepté les amusements offerts par son amie, de moins bonne grâce que le soin un peu fastidieux de lui en procurer chaque jour de nouveaux. Ce n'était pas qu'elle en profitât pour satisfaire ses propres goûts ; au contraire, elle les sacrifiait presque toujours ; car c'est ainsi que les personnes dévouées entendent le plaisir, et la fierté trouve mieux son compte à donner qu'à recevoir.



Cette hauteur du caractère d'Hortense lui venait de la nature et n'était point excitée par la pensée de la différence qui existait entre la fortune des deux amies ; elles avaient à cet égard une bonhomie égale : ce n'est pas à moins de dix-huit ans que l'on compte sou à sou son revenu pour se faire un souci du plus ou du moins. Hortense et Marie ne voyaient pas ce qu'elles pourraient s'envier. La tourelle habitée par la première était petite, le château de la seconde tombait en ruines ; orphelines toutes deux, elles devaient leur éducation à la munificence du pays : elles en avaient profité inégalement, il est vrai ; mais Hortense dans son naïf orgueil regardait ses talents comme une supériorité qui lui était naturelle, et Marie se trouvait trop jolie, était trop contente d'elle-même pour regretter son ignorance ni rien envier à personne.

Si les jeunes filles et même M. de Malleville, qui était jeune aussi, prenaient la vie et les plaisirs qu'elle leur offrait au jour le jour et sans songer au lendemain, le digne M. Bardez et mademoiselle Castinet se livraient chacun de leur côté à de profondes réflexions. Pour le régisseur, cette intimité du comte avec une demoiselle belle et aimable, était pleine de danger et pouvait finir par une mésalliance ; aux yeux de la tante d'Hortense, cette même intimité aurait infailliblement un dénouement satisfaisant. Ce que l'un appelait tout bas mé-alliance, l'autre en son cœur le nommait heureux hymen. Il n'était pas dans le caractère imprudent et léger de la bonne mademoiselle Castinet de ne pas donner à sa nièce de pareilles espérances ; d'ailleurs elle craignait que le calme du cœur d'Hortense, et son sans façons avec le frère de son amie, ne nuisissent à ses projets. Un soir donc qu'elle venait de voir M. de Malleville vraiment enthousiasmé du talent d'Hortense sur le piano et de sa belle voix, sans que celle-ci eût remarqué cet enthousiasme, elle l'entraîna dans le parc pour lui faire part de ses observations et

lui tracer la conduite qu'elle devait tenir, afin d'amener M. de Malleville à déclarer ses intentions, qui pour la bonne tante n'étaient pas douteuses. Hortense, étourdie de cette confiance, honteuse de la faiblesse de sa tante, mécontente du rôle qu'elle semblait vouloir lui faire jouer, se disposait à combattre ce qu'elle regardait comme des illusions, lorsque la voix de M. Bardez retentit de l'autre côté de la charmille. Il parlait avec vivacité, et le nom d'Hortense prononcé la retint ainsi que sa tante, qui d'abord se disposait à s'éloigner en continuant l'entretien.

« Oui, disait le régisseur, c'est de la petite bourgeoisie de Tarbes, pas autre chose. Il y a encore dans cette ville des Castinet et des Beaumont, marchands miroitiers. N'importe, depuis cette dernière révolution les petites gens ne doutent de rien, et ma très-folle cousine trouverait tout simple de marier sa nièce à un gentilhomme de nom et d'armes. Ne secouez pas la tête d'un air incrédule, monseigneur ; je vous assure qu'elle a l'impertinence de vous regarder comme son futur neveu, et dans peu de jours, si ce n'est déjà, elle ne sera pas la seule... vous ne connaissez pas la province ! — Je ne suis pas aussi sévère que vous, mon cher Bardez ; je n'appelle pas le projet que vous prêtez à mademoiselle Castinet une impertinence... mais une erreur. Un tel mariage est impossible ; il serait contraire à mes intérêts, à mes opinions ; j'ajouterais même à mes devoirs envers mon parti, que je semblerais abandonner dans la défaite, en épousant la fille d'un parvenu. Il faudrait, pour m'y résoudre, l'entraînement d'une grande passion, et, vous le dirai-je, il s'en faut que je sois épris de mademoiselle Beaumont. Je lui rends justice ; j'admire ses talents, je la trouve belle, trop belle même, pour que cette absence de toute prétention qu'elle affiche soit sincère. Elle a de l'esprit, de l'instruction, tout ce qu'il faut pour plaire, et elle ne me plaît point ; il lui manque ce



je ne sais quoi, qualité ou défaut, qui fait la femme à mes yeux. J'aimerais à trouver dans ma compagne de la simplicité, de l'abnégation, un peu de niaiserie et de faiblesse même, dont mademoiselle Baumont est à cent lieues. Remarquez-vous quel ton de supériorité et de camaraderie elle a avec sa tante? Une fille ainsi habituée à primer dans sa famille n'aura jamais pour son mari la déférence convenable. — Me voilà rassuré, je n'ai plus qu'à vous prier d'excuser la liberté que j'ai prise. — Comment donc, mon cher Bardez! je dois au contraire vous en remercier; elle vient de m'ouvrir les yeux sur l'inconvenance d'une trop grande intimité avec une personne de cet âge. Afin de rompre sans affliger Marie, je vais m'éloigner pour quelque temps; le marquis de Villemure m'attend à Bagnères: vous savez quels sont nos projets? quand toutes discussions d'intérêt seront terminées, je présenterai mon ami à ma sœur. Ce mariage, un voyage qui en sera probablement la suite, mettront fin aux rêves de mademoiselle Castinet. »

Les voix des interlocuteurs s'éloignèrent, et Hortense put donner un libre essor à l'accès de folle gaieté qu'excitèrent en elle la stupeur de sa tante et les faux jugements de M. de Malleville sur son caractère. Il n'est pas rare, dans l'extrême jeunesse, qu'on s'amuse ainsi à voir prendre le change sur ses meilleures qualités; cet incognito d'une âme généreuse, d'un esprit élevé, a du piquant, et Hortense riait sincèrement des idées de M. de Malleville. Ce ne fut que lorsqu'elle reconnut combien sa tante était affligée, qu'elle entreprit de la consoler en se montrant résignée à sa position de fortune, trop déchue, depuis la mort de son père, pour lui permettre de songer aux mariages qui pourraient lui plaire, et trop haute cependant pour la faire consentir à ceux auxquels sa dot, plus que modeste, semblait la désigner.

Le soir même de cet entretien avec son régisseur, M. de Malleville annonça qu'il

partait pour Bagnères. Marie soupçonnait à peine un des motifs de ce voyage, celui qui avait trait à M. de Villemure.

L'été de 1830 avait été d'une chaleur excessive dont les ardeurs se continuaient bien avant dans l'automne; la sécheresse avait déjà fait beaucoup de mal aux récoltes précédentes, et les cultivateurs la voyaient avec effroi se prolonger. La tristesse et les inquiétudes qui ne s'étaient pas encore approchées de Saint Émilien, grâce à l'heureuse insouciance de la jeunesse, y pénétrèrent après le départ d'Édouard. Hortense et Marie, réduites à la société de mademoiselle Castinet et du vieux régisseur, qui l'un et l'autre cessèrent de faire des frais pour être aimables, se trouvèrent dans la nécessité d'écouter de sombres prédictions: la disette suivie de la misère, de l'émeute, du pillage. Hortense, forte et intelligente, combattait les craintes, ou trouvait des remèdes aux plus grands malheurs dans le partage fraternel des maux inévitables. « Si le pays est désolé par la famine, notre devoir, disait-elle, sera de tout donner; ainsi, pourquoi nous inquiéter de ce qu'on pourra nous prendre? D'ailleurs les pauvres dont nous plaindrons les maux et soulagerons les peines nous aimeront, et il me semble que quiconque aime Dieu et est aimé de son prochain, n'a rien à craindre sur cette terre. » Marie, que ces raisonnements ne rassuraient qu'à moitié, souffrait en outre d'une température aussi élevée. C'étaient là de ces accidents auxquels le zèle d'Hortense ne pouvait rien; aussi, quoique peu fatiguée par la chaleur, on la voyait à chaque instant consulter le baromètre, espérant apprendre l'annonce d'un changement de temps. Le moindre flocon de nuage qui se montrait sur l'azur du ciel était signalé comme un libérateur; mais bientôt le vent d'Est le chassait devant lui et le soleil reprenait son éclat inexorable.

Un matin, cependant, monsieur Bardez arriva tout joyeux: la journée ne se passera pas sans pluie, il a vu des vapeurs



s'amonceler sur les montagnes et il va aux champs hâter la rentrée des travailleurs.

En attendant la fraîcheur promise, la température était étouffante ; Marie essaya inutilement de lire, de travailler, de faire de la musique... tout la fatiguait ou l'irritait ; mais bientôt son front s'illumine, le sourire revient sur ses lèvres boudieuses. « Hortense ! dit-elle, je n'ai pas encore vu d'orage dans ce pays ; ce doit être un spectacle terrible et magnifique à la fois ; montons le regarder par les fenêtres du second étage. — Cela nous fera toujours passer une heure ou deux, dit Hortense en posant gaiement sa palette qu'elle achevait seulement de charger. — Mais songe donc comme il va nous paraître beau cet orage qui doit ramener l'abondance dans nos pauvres campagnes, » reparut Marie en entraînant Hortense, qui, avec sa complaisance accoutumée, acceptait comme une partie de plaisir ce qui devait distraire un moment la fantasque jeune fille.

Le second étage du pavillon habité par mademoiselle de Malleville offrait une suite de chambres délabrées, encombrées de débris de toutes sortes ; il leur fallut enjamber par-dessus des boiseries poudreuses, dé ranger de vieux meubles pour atteindre une fenêtre qui s'ouvrait sur une espèce de balcon. Arrivées là, les deux amies jouirent en effet d'un coup d'œil imposant. Ce n'étaient déjà plus des vapeurs indécises qui s'élevaient à l'horizon ; des nuages de formes bizarres s'avançaient sur Saint-Émilien avec la rapidité de la pensée, leur marche était d'autant plus effrayante que l'air semblait immobile et toute la nature faire silence, attentive à un bruit semblable à celui d'une artillerie lointaine. En moins d'une minute les ténèbres ont succédé à l'éclat du jour : l'orage éclate sur Saint-Émilien. Le château est ébranlé jusque dans ses fondements, les ardoises de la toiture heurtent en l'air les arbres déracinés, la grêle frappe à coups pressés, les éclairs et le rou-

lement du tonnerre se succèdent sans intervalles. Hortense inquiète veut arracher Marie de ce galetas ouvert à tous les vents, elle l'entraîne vers la porte ; mais la retraite n'est pas facile à travers ce labyrinthe formé par des débris qui embarrassent leur marche. Cependant il leur faut atteindre l'escalier, Hortense se hâte, tirant toujours Marie qui hésitait ; la nue se déchire plus affreusement que jamais... un bruit terrible, une commotion inexplicable suivent cet éclair, ou plutôt ne font qu'un avec lui... le tonnerre est tombé sur la toiture de l'escalier... l'incendie se propage avec une effrayante rapidité ; en peu d'instants la retraite est fermée aux imprudentes qui se sont fait un jeu de voir éclater un orage du midi. Marie pousse des cris perçants en couvrant sa figure de ses mains pour ne point voir le danger ; Hortense, plus maîtresse d'elle-même, court au balcon se tenant des deux mains aux sculptures de pierres de l'ogive pour ne pas être emportée par l'ouragan ; elle brave la grêle qui frappe sa tête, meurtrit ses épaules, s'avance en dehors autant qu'elle peut, et appelle au secours.

Les tourbillons de flamme et de fumée qui, par moments, se dressent sur le ciel noir, pour être ensuite saisis par la rafale et dispersés dans toutes les directions, ont déjà fait accourir vers le château une partie des habitants de Saint-Émilien. Le tocsin appelle ceux qui sont aux champs. Mademoiselle Castiaet, sortie des premières, entend des cris qui partent du foyer de l'incendie, reconnaît la voix de sa nièce, et sans perdre un instant dirige les travailleurs de ce côté. Une longue échelle est placée contre le mur, elle atteint presque au balcon ; Hortense, alerte et courageuse, pourrait fuir à l'instant même... mais elle ne pouvait songer à se sauver en abandonnant son amie ; elle retourne près de Marie et l'exhorte à profiter bien vite du moyen de salut qui se présente ; la malheureuse enfant ne semble pas l'entendre ; elle a perdu



la tête... au lieu d'avancer elle recule vers l'escalier tout en feu, croyant que de l'autre côté la foudre va l'écraser. Hortense veut l'amener de force, elle résiste, se cramponne à tout ce qui lui offre un point d'appui ; pendant cette lutte insensée, le feu gagne rapidement ; des flamèches attirées par le courant d'air s'attachent à la robe légère de Marie; Hortense parvient à étouffer les premières flammes avec ses mains ; mais le danger écarté revient aussitôt ; en quelques secondes le feu environne de toutes parts ces infortunées ; Hortense préserve encore son amie en la couvrant de son corps, en l'enveloppant de sa robe de soie, moins prompte à s'embraser que la mousseline... Vains efforts ! dans un instant elles seront perdues toutes deux. Hortense redouble ses cris... le jardinier paraît enfin au niveau du balcon ; d'un bond il est dans la chambre, il emporte Marie, qu'Hortense lui a désignée, en la poussant dans ses bras. Mademoiselle Beaumont la suit, mais lentement ; à chaque pas elle trébuche ; le feu qui s'est attaché à sa longue chevelure l'aveugle, les forces lui manquent, elle va succomber à ses cuisantes tortures... un homme a suivi le jardinier ; il a la présence d'esprit de jeter sur la tête d'Hortense sa veste trempée de l'eau de la pluie... ce secours arrive à temps pour sauver la vie de mademoiselle Beaumont, mais non pour préserver son visage d'horribles brûlures !... on la descend privée de l'usage de ses sens... « Elle est perdue !... Elle est défigurée !... » s'écrient toutes les personnes présentes. Heureusement mademoiselle Castinet ne se laisse pas abattre par sa douleur. Elle étend d'épaisses couches de coton sur le front, sur une des joues et sur le côté droit du cou de sa pauvre nièce ; puis se prosternant, en son cœur, elle demande mentalement à Dieu un miracle auquel Hortense se prête sans y croire. Quant à Marie, elle n'avait été que légèrement atteinte, et son plus grand mal venait des suites de sa frayeur.

Un messager de monsieur Bardez porta tout de suite à Bagnères les détails de cette catastrophe ; malgré ses souffrances, Hortense avait voulu ajouter au récit du régisseur quelques lignes propres à rassurer Édouard sur l'état de Marie ; elle l'avait fait avec son abnégation ordinaire, sans un mot ni pour se plaindre ni pour se vanter.

Le soir même, le comte Édouard de Malleville et le marquis George de Villemure quittèrent Bagnères et arrivèrent en toute hâte à Saint-Émilien ; ils trouvèrent Marie, qui en réalité n'avait que peu de mal, mais se croyait seule à plaindre, ou du moins ne songeait à plaindre qu'elle-même. Elle éprouvait un tel effroi en considérant les ravages du feu sur la figure d'Hortense, qu'elle ne pouvait se persuader qu'elle eût échappé à un si terrible danger ; vingt fois par jour elle consultait son miroir, passait un temps infini à s'y regarder avec la plus scrupuleuse attention, se rassurait un instant, mais pour retomber ensuite dans les mêmes terreurs... de tout au re soin, de toute autre pensée, elle était incapable.

Monsieur de Villemure, témoin de cette aberration, se sentait chaque jour moins disposé à aimer une beauté à laquelle on attachait un si grand prix ; d'un autre côté, il voyait Hortense, forte dans le malheur comme elle l'avait été dans l'action, s'abstenir de tous regrets inutiles, et même bénissant en son âme la Providence qui lui avait permis de se sacrifier pour sauver son amie, tout en lui laissant la vie ; de sorte qu'elle pouvait encore soigner et consoler sa pauvre tante, que sa mort aurait laissée seule au monde. Tant de vertu comparée à tant de faiblesse donnèrent beaucoup à penser à George de Villemure, qui ne partageait pas les sentiments que nous avons entendu Édouard confier à monsieur Bardez. Il estimait la fermeté du caractère chez les femmes autant au moins que chez les hommes, et ne croyait pas à la prétendue dou-



ceur des personnes faibles qui sont bien plus souvent des despotes capricieux à charge à elles-mêmes et surtout aux autres. Il savait par expérience tout ce qu'il faut avoir de courage pour vaincre cet esprit de domination si naturelle à la nature humaine que l'enfant apporte en naissant ; il savait qu'il ne peut y avoir de vertus là où il n'y a ni résolution ni force pour séparer le bien du mal : puisque, pauvres créatures déchues que nous sommes, ce n'est que par l'effort de notre volonté que nous pouvons vaincre nos mauvais penchants et redevenir justes et charitables comme le Dieu qui est mort pour nous.

Ces graves réflexions conduisirent monsieur de Villemure à trouver Hortense plus désirable pour femme, bien qu'elle fût pauvre et probablement très-laide, que la jolie et riche Marie. Il n'avait avec son ami que des engagements conditionnels, les paroles ne devaient être échangées qu'après que les futurs se seraient vus et convenus mutuellement. George prit donc la résolution de parler à son ami et de lui déclarer ses nouveaux sentiments avant de les faire connaître à mademoiselle Beaumont. Pendant qu'Hortense se rendait maîtresse du cœur du marquis de Villemure par des moyens de séduction si peu en usage de nos jours, une révolution bien autrement surprenante s'accomplissait dans le cœur du comte de Malleville. Vaincu par des vertus qu'il avait cru impossibles à une femme, Édouard passa tout à coup d'une indifférence presque dédaigneuse à une admiration passionnée ; il se livra d'autant plus volontiers à ce dernier sentiment qu'il y voyait un moyen d'acquitter la dette de la reconnaissance en épousant mademoiselle Beaumont privée de sa beauté. Ces dispositions ne changèrent point en apprenant les projets de son ami ; ils convinrent d'agir loyalement, dans l'intérêt de leur amour, et de se soumettre sans murmure à la décision de mademoiselle Beaumont. Qui est-ce qui

fut surprise de se voir ainsi recherchée ? ce fut Hortense ! Qui est-ce qui fut ravie ? Mademoiselle Castinet ! Sa nièce pouvait à son choix être comtesse ou marquise, c'était à en perdre la tête de joie. Une seule crainte troublait la bonne demoiselle. Hortense, incapable de ressentiment, allait peut-être donner la préférence à Édouard sur Georges, dans la pensée de rester auprès de Marie et de lui continuer ses soins. En effet, Hortense à laquelle l'esprit et le caractère de Georges plaisaient beaucoup, aurait sacrifié son propre penchant à cette considération si sa tante ne l'avait suppliée de ne point s'engager si vite, et puisqu'elle convenait qu'en épousant monsieur de Malleville elle faisait un nouveau sacrifice à l'amitié, de se donner aux moins le temps de connaître si ce sacrifice était nécessaire. Sur ces entrefaites une parente de monsieur de Malleville, à laquelle il avait mandé le chagrin que lui causait la maladie nerveuse de sa sœur, lui répondit, en l'engageant à amener Marie passer l'hiver à Paris, convaincue que le changement de lieu et les distractions aideraient puissamment à la guérison de sa jolie cousine. Madame de Verrière, c'était le nom de cette parente, offrait en outre sa maison et ses soins.

Marie accepta cette invitation avec transport. N'ayant quitté la maison royale de Saint-Denis que pour venir en Gascogne, elle allait enfin connaître le monde et ses plaisirs. Elle fit gaiement les préparatifs de son départ, n'associant Hortense à sa joie que par la promesse des charmants récits qu'elle lui ferait à son retour. Mais son égoïsme ne devait pas se borner à délaissier sans regret l'amie qui s'était dévouée pour elle ; elle ne mettait pas en doute, qu'à la prompte sa satisfaction de ses désirs, Édouard ne dût immoler ses projets, et lorsqu'il pria Marie de presser la réponse d'Hortense, afin que si elle acceptait sa main ils pussent faire tous ensemble ce voyage, il vit le front de la jeune fille, si radieux de-



puis deux jours, s'assombrir par degrés... est qu'à mesure qu'il parlait, Marie pensait que ce mariage retardant son départ, c'était autant de perdu sur la saison des bals. D'ailleurs, Hortense lui serait un embarras. Comment produire dans le monde une telle figure ? et son frère n'exigerait-il pas qu'elle tint compagnie à sa belle-sœur ? Ces considérations lui causèrent une telle contrariété en traversant son esprit, qu'elle fondit en larmes. Interrogée par son frère, elle mentit en disant que la conviction que la santé d'Hortense ne lui permettrait pas de les suivre à Paris, avait causé ses larmes.

Mademoiselle Beaumont ne fut pas dupe de cette comédie, la première qu'elle eût à reprocher à Marie. Elle en souffrit, car si en aimant on n'attachait aucun prix au bonheur d'être aimé, l'amitié ne serait qu'un vain mot... Mais Hortense trouva une sorte de soulagement à sa peine en rassurant vite son amie : elle accepta la main de Georges de Villemure, que Marie ne lui envoyait plus, depuis qu'elle le connaissait si grave et si exigeant en fait de vertus, et se prêta même de très-bonne grâce à tous les arrangements qu'il voulut prendre pour hâter la cérémonie, afin que monsieur et mademoiselle de Malleville pussent y assister.

Une des prescriptions du traitement pour la brûlure, employé par mademoiselle Castinet, était de ne point arracher le coton : il devait tomber de lui-même, lorsque la guérison serait complète. Hortense s'était scrupuleusement conformée à cette ordonnance. Soumise à son malheur, elle n'avait cependant aucun empressement à en connaître l'étendue. Ce fut le matin du jour où l'on devait signer son contrat, que le premier morceau de l'appareil se détachant, mit à découvert, à côté du menton, une petite place parfaitement guérie et sans cicatrice. Hortense éprouva un étrange battement de cœur ; elle se demanda si elle devait se réjouir de l'espoir de retrouver sa beauté ou regret-

ter le bonheur d'être aimée sans le secours de ce frivole avantage. Ce dernier sentiment l'emporta sur le premier. Georges, trop content de la voir belle, lui aurait fait mal. D'ailleurs, pourquoi donner de fausses joies que les jours suivants pouvaient détruire ? Ce n'était sans doute là qu'une légère brûlure. Enfin, se trouvant seule quand elle eut cette révélation, elle en garda le secret, et continua à tenir sa figure couverte jusqu'après la célébration de son mariage ; mais en priant à l'église, en écoutant la parole du prêtre qui traçait les devoirs entre époux, elle éprouva comme un remords de cette tromperie. Rentrée au château, elle s'empessa de la confesser : « Mes amis, dit-elle à Édouard et à Marie, ma bonne tante, et vous surtout, monsieur de Villemure, pardonnez-moi tous de vous avoir trompés ; vous croyez mes blessures encore vives ; il n'en est rien ; je suis entièrement guérie depuis une semaine : j'en ai la certitude ; mais le courage m'a manqué ; oui, le courage, c'est le mot, pour me montrer à vous, autre que vous n'êtes habitués à me voir. »

A cet exorde, mademoiselle Castinet fondit en larmes. Édouard et Marie cherchèrent des paroles de consolation. Georges, resté calme, prit affectueusement la main de sa femme, l'assurant qu'elle pouvait se montrer sans voile, sa tendresse ne redoutant point une épreuve à laquelle elle était préparée « Mon Dieu ! s'écria Hortense confondue de ces méprises, j'ai voulu m'accuser de dissimulation, et voilà que j'ai l'air d'une comédienne ! » Tout aussitôt, elle enleva son bandeau, sa mentonnière, et montra son beau visage point du tout gâté, n'ayant ni cicatrices, ni coutures, ni aucune autre marque de brûlure, que quelques rougeurs causées par la délicatesse de la peau encore nouvelle dans certains endroits.

« Puisqu'il en est ainsi, tant mieux, dit Georges en posant ses lèvres sur le front



pur de sa femme; mais le contraire serait arrivé, que je n'eusse pas moins été le plus heureux des hommes. » Après ces paroles, il ne manqua plus rien au bonheur d'Hortense.

Marie, laissant au temps à consoler son frère de la perte d'Hortense, s'amusa beaucoup à Paris. A la fin de l'hiver, Édouard la maria à un jeune homme de bonne famille. Peu à peu elle recouvra sa santé, sans cependant renoncer aux avantages d'une extrême sensibilité nerveuse, excellente laisse, qui lui sert à conduire selon ses caprices mari, frère, beau-père et belle-mère.

Mais comme les despotes ne sont jamais heureux, qu'ils pèsent sur un peuple ou sur une famille, Marie subit aujourd'hui la peine de sa toute-puissance; elle s'ennuie, se trouve méconnue, incomprise. Hortense, redevenue sa confidente, lui donne d'excellents conseils auxquels il ne manque, pour porter les meilleurs fruits, que d'être écoutés; car Marie veut se plaindre, mais non pas être guidée; d'ailleurs, comment pourrait-on la satisfaire? Elle ne sait pas elle-même ce qu'elle veut.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

Cet emploi du coton, pour guérir la brûlure, n'est point une fable. On a plusieurs exemples de cures aussi miraculeuses. La découverte en a été faite dans les colonies par une négresse à laquelle la Providence l'avait indiquée. Une pauvre mère retirant son enfant du feu, dans lequel il était tombé, l'avait déposé dans une balle de coton, pendant qu'elle allait réclamer des secours qui ne lui furent accordés qu'avec la lenteur de l'indolence créole. En revenant à sa case, elle trouva son fils, qu'elle croyait mort, dormant d'un sommeil paisible. Le coton s'était attaché à ses plaies et les couvrait entièrement. Le médecin, témoin de ce fait, voulut le laisser s'accomplir. Il défendit de déranger l'enfant, qui, au bout de six semaines, était parfaitement guéri, sans même conserver aucunes des hideuses cicatrices que laissent les brûlures.

(Note de l'auteur.)

## Paques Fleuries.

Hier, le ciel était froid, l'hiver régnait encor!  
Aujourd'hui, l'air est doux, et la brise attiédie  
Ranime tout à coup la nature engourdie;  
Et le soleil répand à flots ses rayons d'or  
Sur la terre froide et sans vie.

Hier, le ciel était sombre, aujourd'hui le printemps  
Vient égayer nos champs de son premier sourire!  
La nature s'émeut; la brise qui soupire,  
Dans le sein entr'ouvert des bourgeons palpitants  
Rajeunit tout ce qui respire.



Gracieux messagers de jeunesse et d'amour,  
O souffles printaniers, fécondantes haleines!  
D'où vient que tout à coup sur nos monts, dans nos plaines,  
Comme l'esprit de Dieu, vous passez en ce jour,  
Souriant aux moissons prochaines?

D'où vient, ô gais oiseaux! que vos douces chansons  
Font rétentir nos bois dépouillés de verdure?  
Ruisseaux longtemps muets, pourquoi votre onde pure  
Vient-elle, sur ces bords, caresser les gazons,  
De son harmonieux murmure?

Et les oiseaux du ciel, et les brises de l'air,  
Et des bois dépouillés la sève frémissante,  
L'azur du firmament et l'onde murmurante,  
Toutes les voix enfin, sublime et saint concert,  
Répondent à ma voix tremblante :

C'est qu'en un jour pareil le peuple d'Israël,  
Par des transports de joie accueillit le Messie,  
Qui, pour réaliser la vieille prophétie,  
Et pour monter vers Dieu, vers son père immortel,  
Commençait sa lente agonie!

A travers des moissons de rameaux et de fleurs,  
Que le peuple agitant, ému, sur son passage,  
Il marchait triomphant; mais, seul, sur son visage,  
Il portait le reflet des secrètes douleurs  
Qui déchiraient l'âme du sage.

Et nous, pour célébrer ce jour si glorieux,  
Ce jour du sacrifice où le fils de Marie,  
Du mont des Oliviers, des murs de Béthanie,  
Partait pour embrasser la croix, signe pieux,  
Signe de l'éternelle vie!

Pour fêter le grand jour de la Rédemption,  
Nous nous parons aussi de nos habits de fête.  
Non! le Christ n'est pas mort! et la Pâque s'apprête;  
Et du serpent vaincu, sainte prédiction!  
La femme écrasera la tête!...

LOUIS JOURDAN.



## Revue des Théâtres

*La Sirène*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

*La scène se passe dans les Abruzzes.*

L'intérieur d'un presbytère dans le village de Castel di Sangro. — Au fond, deux croisées, deux portes latérales. — Sur le devant, à droite, une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

Un bon curé est mort : son frère, le signor Bolbaya, directeur du théâtre de la cour, venait prendre possession de son héritage, lorsqu'il rencontre un jeune officier de marine, lui offre de voyager ensemble, la montagne n'étant pas sûre, et tous deux arrivent au presbytère, au moment où un orage menace. Ils sont reçus par Mattea, servante de feu le curé. Aussitôt le tonnerre éclaté; puis s'apaise, et l'on entend un chant éloigné. Mattea raconte que, pendant la nuit, une douce voix retentit sur la montagne. « Naples et la Sicile sont le pays des Sirènes, » ajoute-t-elle. Le chant semble se rapprocher : « C'est elle ! s'écrie Mattea ; c'est la Sirène ! » L'officier est ému : cette voix lui rappelle la voix de celle qu'il aime ; Bolbaya, qui cherche une *prima donna*, est tout oreilles... On frappe à la porte ; la servante ouvre : c'est un étranger. Bolbaya veut le chasser. « Il pleut, il tonne, » dit l'officier, prenant le jeune homme sous sa protection. Bolbaya, fort mécontent, entre dans le cabinet de son frère pour visiter ses papiers.

« Je ne lui demanderai pas à souper, dit l'étranger avec dérision ; ce serait abuser de sa noble hospitalité.... Cependant, un bon verre de vin...—Vous l'aurez, répond Mattea.—De son vin ! je n'en veux pas.—Il est à moi. Je l'ai acheté avec mes économies, » reprend la servante. Les deux jeunes gens s'asseyent en face l'un de l'autre. « C'est du Lacrima Christi ! s'écrie l'officier après

avoir bu.—Je l'ai en réserve depuis dix ans, ajoute Mattea, pour l'enfant de la maison, l'enfant que j'ai élevé.—Brave femme ! dit l'étranger avec émotion.—Oui, vers le temps où les troupes du roi Joachim forcèrent les contrebandiers à quitter la montagne... un soir, la veille de Noël, nous trouvâmes à la porte du presbytère deux jolis enfants dans le même berceau... La fille, M. le curé ne pouvait s'en charger.... Il fallut bien la porter à Naples, à l'hospice des Orphelines.... mais le garçon, M. le curé voulut être son parrain, et l'éleva lui-même.... ou plutôt, ce fut moi qui l'élevai. Pauvre Francesco ! il était si gentil !... il brisait tout... un vrai diable !... mais il avait si bon cœur !... il nous aimait tant !... Un jour, il avait à peine douze ans, il nous fut enlevé.— Par qui ? demande l'officier de marine. — Ah ! il n'y a pas de doute, par Marco Tempesta et sa bande, qui venait de réparaître dans le pays... Aussi, je donnerais tout ce que je possède pour le voir pendre. — Et depuis, vous n'avez plus entendu parler de ce Francesco ? demande l'étranger.—Si vraiment ! tous les ans, la veille de Noël, il arrivait ici pour moi et mon maître des présents magnifiques, avec ces mots : « A M. le curé, de la part de son filleul. » Mais depuis deux années, plus de nouvelles !... preuve qu'il n'existe plus.... Malgré cela, M. le curé a mis dans son testament, qu'il donnait à Francesco la moitié de sa fortune (voyant l'étranger qui essuie furtivement une larme). Ça vous fait pleurer ? — Pourquoi pas ? répond-il. — De plus, reprend Mattea, il m'a dit : « Tu lui remettras toi-même, comme gage de ma bénédiction que je n'ai pu lui donner.... ce portrait... — Le sien ! s'écrie l'étranger, le prenant et le regardant avec intérêt. — S'il en est digne, continue Mattea ; si, comme je l'espère, il est un honnête homme.—Tenez !... tenez ! » dit l'étranger, lui rendant le portrait et buvant, comme pour s'étou dir. Bolbaya sonne, Mattea va le rejoindre, et nos deux jeunes gens, assis vis-à-vis l'un



de l'autre, l'étranger trinquant avec l'officier lui dit : « On aime à savoir avec qui l'on boit. Votre nom ? — Je n'en ai pas ; je me suis donné celui de Scipion. — Ni moi... Je me suis donné celui de Scopetto. — Vos parents ? — Je n'en ai plus. — Moi de même ; et vos amis ? — J'en ai un, si vous le voulez. — Touchez là !... A la première vue, je me suis pris pour vous d'inclination.... — Votre fortune ? — Est à faire. — J'avais fait la mienne, je l'ai perdue.... c'est à recommencer.... mais j'ai juré la mort de celui qui me l'a enlevée ! — Vous étiez dans le commerce.... Une belle carrière ! — C'est selon !... La vôtre est plus belle.... mais on n'est pas maître de choisir... Mon père était comme moi... Quoique bien jeune, je me suis trouvé chef.... de la famille, car j'ai une sœur dont j'ai été longtemps séparé, et que j'ai prise avec moi, jurant de l'établir et de la doter comme une duchesse.... dès que j'aurai refait ma fortune. Voilà mon histoire... et la vôtre ? — Elle n'est pas longue, reprit l'officier. Moins heureux que vous, je n'ai jamais connu mon père, un grand seigneur, dont ma mère ne prononçait jamais le nom.... car elle avait été trompée et délaissée par lui. Moi, enfant du peuple, pauvre lazzarone, je fus élevé comme ils le sont tous, aux rayons du soleil napolitain, courant pieds nus sur la grève, maniant la rame et aidant le pêcheur de la côte. Je devins moi-même matelot, soldat, et après cinq ans de service, quatre blessures, nommé commandant d'une tartane, avec cent piastres par an. — Capitaine Scipion, nous sommes du même âge, vous êtes brave, vous me convenez.... et quand j'aime les gens, je me charge de leur fortune : je veux vous marier... dites oui, ou non. — Je dirais oui, si je n'étais pas amoureux d'une jeune fille qui, comme moi, n'a rien. — C'est différent ! — Je l'aime depuis mon enfance ; c'est pour elle que je me suis fait soldat... et je lui ai promis de l'épouser à mon retour. — Dès qu'il y a serment !... et vous retournez à

Naples pour la revoir ? — Pour un rapport que j'ai à faire au roi. Vous avez entendu parler du fameux Marco Tempesta, le contrebandier ? — Sans doute. — Il allait quitter le pays pour s'établir banquier à Gènes ou à Marseille, et finir en honnête homme. — C'était bien ! — Il avait embarqué ses trésors, ses marchandises et une partie de ses compagnons, sous la conduite de son lieutenant, tandis que lui-même attirait dans la montagne le duc de Popoli, gouverneur de la province, et toutes ses troupes, dont il déjouait ainsi la surveillance ; mais, par malheur pour lui, j'étais en croisière sur ma tartane *l'Etna*. — Quoi ! c'est vous qui lui avez enlevé une cargaison de 500,000 piastres et les deux tiers de sa bande ? dit Scopetto avec un sourire forcé ; je vous trouve bien hardi de traverser seul ces montagnes.... car Marco Tempesta et ses compagnons ont juré, dit-on, de se défaire du commandant de *l'Etna*. — Et moi, camarade, pour être nommé capitaine de frégate et épouser celle que j'aime, j'ai juré de m'emparer mort ou vif de Marco Tempesta. — C'est bien !.... touchez-là ! » On entend chanter au dehors : « C'est la Sirène ! s'écrie l'officier. — Comment ! vous croyez à cela, capitaine ? » répond en souriant Scopetto. La voix continue ; Scipion est prêt à s'évanouir ; Bolbaya accourt, et sort avec le jeune officier, dans l'espoir de s'emparer de la Sirène et de découvrir enfin ce mystère.

Maintenant, mesdemoiselles, vous avez deviné que Scopetto n'est autre que le petit Francesco, élevé par le curé, que le contrebandier Marco Tempesta... et de plus, vous supposez que la Sirène est sa sœur. En effet ses chants sont une espèce de télégraphe de jour et de nuit qui indique à Marco Tempesta et à sa bande ce qu'ils ont à craindre des soldats du duc.

Le théâtre est coupé en deux parties ; l'une, inférieure, représente l'intérieur d'une auberge adossée à la montagne et dominée par



des rochers. — La partie supérieure représente un sentier de la forêt qui serpente au milieu des arbres et des rochers, et passe au-dessus du toit de l'auberge.

Une jeune fille paraît sur la route supérieure ; elle chante, s'arrête à cueillir des fleurs dont elle forme un bouquet pour son frère, et rentre dans l'auberge ; c'est Zerlina, la Sirène... la sœur du contrebandier. Retirée de l'hospice où le bon curé l'avait déposée, elle fut placée par son père chez de riches négociants, puis Scopetto l'a prise avec lui. Aux yeux de sa sœur, il est aubergiste. S'il lui dit : « Chante à telle heure ! — chante en tel lieu !... » elle chante ; mais si elle lui demande : « Pourquoi ? il répond : — Qu'est-ce que je t'ai dit par l'ordre de notre père mourant ? — De vous obéir aveuglement, sans jamais vous faire de question, répond la douce fille ; c'est juste, je l'avais oublié. » Scopetto a plusieurs projets : reprendre sa cargaison déposée dans le palais du duc de Popoli, gouverneur des Abruzzes, quitter son état de contrebandier et marier sa sœur. Il lui fait part de ce dernier projet. La pauvre petite avoue quelle aime depuis son enfance un jeune homme aussi pauvre qu'elle. Sa mère se nommait Maria Vergani, il a pris le nom de Scipion, s'est embarqué comme marin et doit revenir l'épouser. Jugez de l'étonnement de Scopetto ! on vient de lui remettre les papiers qui constatent que, désespérant de séduire une jeune fille des Abruzzes, Maria Vergani, le dernier duc de Popoli voulut la tromper par un faux mariage ; mais le fripon auquel il s'était adressé avait amené un vrai prêtre, de vrais témoins, dans l'espoir de se faire payer plus tard cet acte de naissance. Jugez aussi du désespoir de Scopetto qui pouvait voir sa sœur mariée à celui qu'elle aime, être duchesse, riche à millions, et qui vient, pour se sauver des griffes du gouverneur, de substituer à son signalement, le signalement de Scipion ; Scopetto espérait que l'officier pourrait déjouer cette ruse ; mais par une

trahison du duc, il a dû tomber sous les coups de ses troupes. Scopetto aura donc fait le malheur de sa sœur chérie ! Zerlina, restée seule, ne comprend qu'une chose au désespoir de son frère, c'est que Scipion est mort. Eh bien ! non ; le jeune capitaine ayant entendu la voix de la Sirène, l'a suivie, s'est égaré, a échappé ainsi aux balles des soldats du duc, et, suivi de Bolbaya, arrive dans l'auberge, où il retrouve Zerlina qui, joyeuse, court avertir son frère de l'arrivée de son futur époux. Pendant ce temps les contrebandiers entrent ; reconnaissant le capitaine de l'*Etna*, ils le mettaient en joue.... Scopetto accourt, le protège de son corps et leur fait mettre bas les armes. « Capitaine Scipion, lui demande Scopetto, n'es-tu pas le fils de Maria Vergani ? — C'est moi ! — Où en sont les preuves ? — A bord de ma tartane. — Je te donne la vie à condition que tu me les rapporteras ce soir, et ne révéleras à personne, pas même à la jeune fille que tu viens de voir tout à l'heure, quel est Marco Tempesta. — Elle l'ignore ! s'écrie Scipion avec joie ; mais je sais qu'elle est ta sœur... je te la demande en mariage. — Tiens tes serments !... elle sera à toi. » Les contrebandiers reconduisent Scipion ; un instant après on frappe à la porte. « Au nom du roi ! » C'est le duc ; trompé par le faux signalement, il se plaint que Marco Tempesta lui ait échappé, mais il l'a aperçu sur la montagne, et pour le reprendre il laissera une garnison dans l'auberge. Le duc se rendait à Naples pour donner une fête dans son palais de Popoli... et rien n'est préparé ! Scopetto, qui se voit perdu ainsi que ses compagnons, dit qu'il a chez lui le directeur du théâtre de la cour, et sa troupe que des brigands ont dépouillés. Bolbaya, menacé de mort par Scopetto, consent à tromper le duc ; les contrebandiers deviennent des acteurs bouffes, Zerlina obéit à son frère, devient une *prima donna*, et les acteurs improvisés se rendent au palais du duc, conduits par Scopetto.



Un riche salon circulaire dans le palais de Popoli. — Au fond, des portes ouvrent sur un balcon dominant la mer. — Portes latérales. — Devant, à droite, une table sur laquelle se trouvent une mandoline et des papiers de musique. — A gauche, un guéridon et ce qu'il faut pour écrire.

Les contrebandiers, revêtus des plus riches habits du duc, boivent gaiement en son absence. Sous les ordres de leur chef, ils reprennent les cinq cent mille piastres de marchandises qui leur ont été enlevées et vont les déposer dans les souterrains de la torre Vecchia. Quand le duc revient pour sa fête, il s'aperçoit de la disparition des ballots, court à son secrétaire... on lui a pris des papiers qui le compromettent aux yeux de son souverain !... Pendant ce temps, Scopetto, qui a signé la cession de la moitié du presbytère en faveur de Mattea, forçait, un pistolet sur la gorge, Bolbaya à signer la donation de l'autre moitié, lorsque le duc revient tout effrayé ; prend cette fois le pauvre directeur d'opéra pour Marco Tempesta et le menace d'un autre pistolet. Scopetto confirme le duc dans cette nouvelle erreur, car il attend le jeune officier de marine et ne peut le faire passer plus longtemps pour un chef de contrebandiers. Sur ces entrefaites Mattea se présente. Une lettre lui a dit de venir embrasser son Francesco. Scopetto l'embrasse et lui remet le contrat qui lui assure un sort. Scipion revient apporter son acte de naissance. « Capitaine Scipion, lui dit Scopetto, embrassez votre femme ! » Il le pousse vers Zerlina. La jeune fille, l'ayant aperçu, accourait au-devant de son fiancé. « Capitaine Scipion, ajoute Scopetto, embrassez votre oncle ! Il le pousse vers le duc. Il ne représente plus la branche aînée, car l'héritier direct, c'est vous, ainsi que le prouve ce contrat de mariage. Il lui présente un papier, et c'est pour vous le remettre que Marco Tempesta a risqué ses jours. — Marco Tempesta sera pendu ! dit le duc, ne perdant pas de vue Bolbaya.

— Je ne vous le conseille pas, reprend Scopetto ; il sait où est votre correspondance et peut vous perdre. — Qu'il parte donc ! s'écrie le duc effrayé. — Je vais le conduire, » reprend Scopetto. Il embrasse sa sœur et va pour sortir avec Bolbaya. « Impossible ! dit Scipion ; le grand juge m'a fait cerner le palais par quinze de mes marins ; ils sont placés de tous côtés, le reste est dans un canot amarré au pied de cette terrasse. » Le grand juge paraît, donne l'ordre de faire feu sur quiconque tenterait de sortir. Le duc va au-devant de son hôte, Scopetto prend la mandoline, donne les papiers de musique à Zerlina et lui dit : « Chantez, duchess !... C'est, pour le concert de ce soir, des morceaux que nous répétons, ajoute-t-il. — Que je ne dérange personne, » répond le grand juge, qui va s'asseoir devant le guéridon ; les greffiers et Scipion l'entourent. Zerlina chante, Scopetto l'accompagne, les soldats de marines avancent doucement l'un après l'autre pour l'entendre... Mattea les compte... « Trois... cinq... dix... quinze ! » Zerlina continue de chanter... Scopetto leur fait signe qu'ils peuvent s'approcher ; puis, passant derrière eux, il escalade le balcon, et disparaît pendant que le grand juge et les marins applaudissent les dernières roulades de Zerlina. Alors, le duc s'approchant de Bolbaya, lui dit à voix basse en lui montrant les soldats qui ne le regardent pas : « Partez donc ! puisqu'il faut que Marco Tempesta soit par nous sauvé. — Il l'est déjà ! » répond Bolbaya entendant en mer un coup de canon. Mattea, Zerlina et Scipion poussent un cri d'effroi... Mais après un moment de silence, on entend dans le lointain la voix de Scopetto chanter sa délivrance.

Cet opéra comique a obtenu le plus brillant succès ; la musique de M. Auber est délicieuse, mesdemoiselles, et nous vous la recommandons.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



Beaux-Arts.

SALON DE 1844.

Deuxième article.

M. COUTURE. — *Amour de l'or.*

Encore de l'esprit qui serait perdu sans la notice. Certes, je vois très-bien que cette vieille femme (on m'a dit depuis que c'était un vieux homme), qui rassemble de l'or, beaucoup d'or sous ses doigts crochus, est l'avarice en cornette de travers; mais ces deux belles jeunes créatures, passablement décolletées, cet écrivain qui se sourit à lui-même, ces artistes, ce tribun en toge, que font-ils là? S'ils aiment l'or aussi, ils devraient être furieux, car la vieille prend tout et ne leur donne rien.

Comment, me dira-t-on, voulez-vous qu'un artiste se préoccupe sans cesse du sujet qu'il traite s'il n'est ni poète ni historien? Mon Dieu! je suis prête à accorder aux arts plastiques la permission de se borner à la reproduction de la nature sans faire appel au genre épique; mais alors que l'artiste se montre sublime, comme M. Saint-Jean, en nous servant des fraises sur une feuille de chou; qu'à l'exemple de Brascassat et de Paul Potter, il groupe des vaches et des brebis dans une prairie, ou, si l'homme est son modèle de prédilection, qu'il peigne des portraits, des études sans autre condition de succès que la vie, le sang, la chair, reproduits sur la toile, animée par un habile pinceau; mais qu'il ne croie pas faire de l'art et de la poésie en formant une réunion incohérente de figures que l'on pourrait aussi bien intituler : *Une Scène de Charenton*, que : *L'Amour de l'or.*

M. MURAT. — *Lamentations de Jérémie.*

M. Murat est un artiste pensionnaire de l'académie de France à Rome. On retrouve dans son beau tableau les études

sévères du lauréat consciencieux et les heureuses inspirations du ciel d'Italie, de la terre classique des beaux-arts.

Les prophéties de Jérémie sont accomplies, Jérusalem n'est plus qu'un monceau de ruines; les vieillards assis sur les colonnes brisées du temple pleurent en silence les malheurs de la cité sainte; près d'eux les filles de Sion s'abandonnent à un désespoir plus expansif; elles sont bien belles, ces vierges affligées! leurs longues chevelures noires ruissellent sur des torsos d'un galbe irréprochable. L'une d'elles, assise à terre, un coude appuyé sur son genou, est admirablement éclairée; il y a là de la poésie comme on peut en faire en peinture. Je ferai le même éloge de la femme qui est debout et porte ses mains sur sa tête en signe de détresse. Mais je m'arrête... il faudrait les décrire toutes si je voulais vous indiquer celles qui sont d'une beauté remarquable.

M. NICOLAS GOSSE. — *Louis XI aux pieds de saint François de Paule.*

Voilà un bon tableau de chevalet, où l'intérêt du sujet ajoute au mérite de l'exécution. Vers la fin de sa vie, Louis XI, tremblant devant le compte qu'il avait à rendre à Dieu d'une vie si peu chrétienne, pensa que les mérites de saint François de Paule pourraient obtenir du ciel qu'il retardât au moins l'heure du jugement.

Ce monarque cruel et despote, mais pourtant croyant, se prosternait aux pieds du saint dont toute la vie fut consacrée au soulagement des misères de l'humanité; il veut que le bien, fait par François de Paule, serve de compensation à ses crimes politiques, à lui, Louis XI. Tous les hommes sont, pour le saint, des frères, des fils, des pères... le roi qui a été mauvais fils, frère cruel, père indifférent, maître impitoyable, a, comme vous le voyez, plus d'un marché à lui offrir... Le saint exhorte le roi à travailler lui-même à sa réconciliation avec Dieu. Auprès du moribond agenouillé



sont les seuls êtres qu'il aime, parce qu'il reconnaît pour lui leur utilité : ce sont madame de Beaujeu, sa fille, dont la main habile doit affermir la couronne sur la tête débile du jeune Charles ; Coictier, le médecin, et le prévôt Tristan, exécuter des hautes œuvres : toutes ces figures ont le caractère que leur assigne l'histoire, sans pour cela sortir des voies de la nature.

C'est ainsi qu'il faut traiter le genre épique, conquête nouvelle, et qui ferait beaucoup d'honneur à l'école française si elle nous offrait souvent des tableaux du mérite de celui de *M. Gosse*.

**M. BORDIER-DUBIGNON.** — *Bal donné à l'hôtel de ville de Paris, à l'occasion du mariage du roi de Westphalie.*

En 1809, je crois, Jérôme Bonaparte, frère de l'empereur Napoléon, épousa la fille du roi de Wurtemberg, noble et vertueuse princesse, qui mérita par la suite de partager l'immortalité de la famille à laquelle elle s'alliait. La ville de Paris se mit en frais pour célébrer la victoire de Wagram et fêter ces noces illustres. Le vieil hôtel de ville, paré qu'il était d'or et de lauriers, n'était pas le superbe monument d'aujourd'hui ; mais Napoléon foulait les dalles de son pied puissant, et les rois tributaires se pressaient à sa suite. De tout cela il n'y a que trente-cinq ans ; l'artiste assistait à ce bal, triste avantage qui est partagé par beaucoup de ceux qui regardent son tableau. Eh bien ! je ne crois pas que nos marins découvrent jamais de pays inconnus où les mœurs, les attitudes, les costumes, leur semblent plus étranges que ne le sont à nos yeux ceux représentés dans ce tableau. On ouvre le bal ; le roi de Westphalie, vêtu de satin blanc brodé d'or, s'élance pour un *avant-deux* : quel pas de zéphyr ! Et la mariée, et les reines de Naples, de Hollande ! c'est à passer une journée devant ces portraits dont les noms rappellent de si grandes choses et dont les tournures sont si bizarres !

Quant au mérite du tableau, il est tout dans l'exactitude des souvenirs de l'artiste ; car il est rare que les peintures où le jour est remplacé par les mille lumières des lustres, présentent des effets vraiment dignes de l'art.

**M. ALEXANDRE COLIN.**

Quatre petits tableaux représentant les quatre saisons de l'année, personnifiées dans des scènes plus ou moins pastorales. — *Au printemps*, des enfants et des jeunes filles cueillent des fleurs, énormément de fleurs, plus même qu'il n'en faudrait pour l'effet et l'ordonnance du tableau : les buissons de roses et les prés émaillés ne font jamais très-bien sur la toile. — *En été*, un chevalier parle d'amour à une simple pastourelle ; il y a longtemps que ce groupe a vu le jour pour la première fois. — *En hiver*, le châtelain et la châtelaine distribuent des secours à des pauvres bien déguenillés. — *En automne*, une chasse sans doute, mais je n'ai pas trouvé le quatrième tableau. Ces peintures sont de celles que la lithographie se hâte de reproduire ; je crois même que celles-ci, coloriées, iront remplacer sur les murs des chambres d'auberge, l'oracle de la marguerite :

« Point ne viendra, répond la blanche fleur, »  
Or le beau page était caché près d'elle :  
Il s'écria : « L'oracle est un menteur ! »

**M. ALFRED DEDREUX.** — *Cheval abandonné sur un champ de bataille,*

Ce tableau, très-apprécié des amateurs, attire aussi les regards de la foule. Malgré soi on s'attendrit sur la misère de ce noble animal, traînant péniblement un reste d'existence. Il y a beaucoup de vérité et de poésie en même temps dans la figure de ce cheval blessé ; du serviteur délaissé on se reporte au maître... Il est mort, lui, et son corps dépouillé gît là quelque part, à peine couvert d'un peu de terre, tandis qu'une famille, une épouse, des enfants, attendent qu'une lettre vienne soulager



leur poitrine du poids affreux qui l'opresse.

C'est un beau tableau que celui de M. Dreux, mais je n'aimerais pas à rester longtemps seule avec lui, quoique l'unique personnage soit un animal.

M. FÉLIX PHILIPPOTEAUX. — *Avant-poste arabe. — Le Rapt. — La Razzia.*

Des trois tableaux que je vous indique, celui qui représente un avant-poste arabe est sans contredit le meilleur sous le rapport de l'art : les figures sont bien traitées, les effets de nuit parfaitement rendus ; mais *la Razzia* et surtout *le Rapt* sont infiniment plus dramatiques. Des Arabes se sont introduits dans l'enclos d'un colon ; l'un d'eux s'est emparé d'une jeune fille qu'il a jetée en travers sur son cheval ; la mère s'attache à son enfant et cherche à la retenir en poussant des cris que l'on croit entendre ; mais bientôt elle se taira... le ravisseur tire son redoutable yatagan. On voit, il est vrai, accourir dans le lointain, le père armé seulement d'un bâton... il est mort s'il approche... mais il n'approchera pas... déjà il est couché en joue par l'un de ces Bédouins dont le coup d'œil est si sûr.

Ces scènes de violences et de meurtre attirent de terribles représailles. Un corps de l'armée française entoure une tribu ; j'espère que c'est celle à laquelle appartenaient les coupables. La résistance est impossible, la fuite périlleuse : un Arabe tombe de son cheval, frappé au cœur par une balle, tandis que sa femme, qui le suivait, montée ainsi que ses enfants sur un chameau, porte ses mains à son front dans un mouvement sublime de douleur et d'effroi. Oh ! la guerre ! la guerre est une affreuse chose !... elle fait mal à voir même en peinture.

M<sup>me</sup> MATHILDE LAGACHE. — *Le Chapelet.*

Je ne vous détaillerai pas ce tableau, mesdemoiselles ; la gravure qui est dans votre journal vous en offre une copie. Il y

a dans l'ensemble de cette composition une pensée triste et consolante à la fois. A voir la figure si distinguée de cette jeune veuve, on devine qu'elle a connu des jours meilleurs, et l'on comprend qu'elle trouve dans la religion, la résignation qui lui fait supporter les mauvais jours. Ce tableau est d'une simplicité vraie, d'une grâce naïve qui font beaucoup d'honneur au talent de M<sup>me</sup> Mathilde Lagache.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

---

### Correspondance.

---

Mon Dieu ! que Paris est bruyant, remuant, animé ! Figure-toi une fourmilière d'étrangers de tous les pays, de Français de tous les points de la France, venus pour visiter nos églises, nos monuments, l'exposition des produits de nos arts et de notre industrie. La duchesse de Kent, mère de la gracieuse reine d'Angleterre, nous honore d'une visite ; son frère, le roi des Belges, et sa femme, notre princesse Louise, sont arrivés aussi. On coudoie un Arabe du désert, on aperçoit un grec d'Athènes, on salue un Turc de Constantinople ; le peuple de Paris sourit à ces figures nouvelles. Ici, tout le monde a l'air heureux : le riche y trouve les moyens de montrer sa fortune, le pauvre d'y cacher sa misère... Et puis on dirait que le ciel et la terre se sont entendus pour nous donner des jours de fête... Jamais le soleil n'a été si chaud, la lune si brillante... on pourrait lire à sa clarté. Les lilas des Tuileries embaument l'air, les marronniers élèvent leurs bouquets de fleurs pour remercier le ciel, et déploient leurs larges feuilles pour ombrager la terre... Quel beau mois que le mois de mai, le mois de Marie ! Adieu les plaisirs de l'hiver !... Adieu !... sans regret... Non ! je serais ingrate si j'oubliais le 1<sup>er</sup> mai, 12 mai, certains et la brunoïdes.



donnée madame Anaïs Ségallas, dont les vers sont de nos amis. Madame Ségallas avait nommé son salon : *Théâtre Crussol*, du nom de la rue où est situé son joli petit hôtel, et sur ce théâtre nous l'avons vue jouer le rôle d'une femme du monde et celui d'une actrice célèbre qui dit des vers fort tragiques et de la prose fort comique... De toutes ces difficultés madame Anaïs Ségallas s'est tirée admirablement, ce qui prouve qu'à une femme d'esprit il n'est rien d'impossible. La première pièce était intitulée : *Dieu vous bénisse!* Deux sœurs sont mariées ; l'aînée à un président fort ignorant des choses de ce monde, et fort savant en histoire naturelle ; la plus jeune... ( nous la nommerons Lucile ) à un ambassadeur parti pour sa résidence après quinze jours de mariage. La jeune femme est venue passer le temps de son veuvage au château de sa sœur. Le chevalier..... nous le nommerons de Saverny ( je ne sais pas retenir un nom ! ) habite un château voisin. C'est un de ces hommes sans cœur, sans honneur, que, sous la Régence, on appelait des *roués* ; ces hommes ne s'occupaient qu'à chercher à plaire aux femmes honnêtes, pour aller rire d'elles avec des femmes sans pudeur et finir par se battre avec les frères et les maris de leurs victimes, qui se cachaient ensuite dans un couvent pour le reste de leurs jours. Le chevalier a remarqué Lucile, il se met à feindre de chercher des plantes, rencontre le président ; ils herborisent ensemble, et enchanté de cette ressemblance de goûts, le président amène le chevalier au château. Saverny fait sa cour à Lucile, la présidente voit le danger qui menace sa sœur ; dans la crainte de la compromettre, elle n'ose prier le président d'éconduire le chevalier, elle croit plus prudent de s'adresser au chevalier lui-même... celui-ci refuse de cesser ses assiduités auprès de la jeune femme. Voilà donc la guerre ouverte entre la présidente et le chevalier. Une gageure s'établira, les tournois sont si bizarres... c'est pas forcé

de se retirer le soir même du château, la présidente perdra une boîte d'or qu'elle destinait à son mari ; si c'est le chevalier qui perd la gageure, il donnera à la présidente une parure à sa discrétion, chez son joaillier. La jeune femme combat tout le jour contre la bouhémie de son mari, l'amour naissant de Lucile, l'esprit et la perfidie de Saverny ; après mille ruses jouées et déjouées, le soir arrive : la présidente est vaincue!... Cependant une ressource lui reste encore!... Elle fait remettre à Saverny le prix de la gageure qu'elle a perdue, la boîte d'or. Le chevalier demande un rendez-vous à Lucile ; elle hésite, elle est émue, elle va céder... Le chevalier éternue, Lucile se calme. Il débite ces phrases banales qui font toujours tant d'effet sur les femmes : « Si elle le refuse, il se tuera!... » Lucile s'effraye, elle va céder enfin... Le chevalier éternue deux, trois fois de suite. Lucile reprend son sang-froid ; puis, comme le chevalier continue ses protestations d'amour, entremêlées d'éternuements, ne pouvant plus garder son sérieux, Lucile se met à éclater de rire... La présidente paraît sur ces entrefaites ; elle avoue que dans la tabatière elle a introduit un sternutatoire trouvé dans le cabinet de son mari... « Je n'avais plus qu'un moyen, dit-elle au chevalier... le ridicule ! » En effet, le ridicule a tué l'amour dans le cœur de Lucile, et la spirituelle jeune femme a ainsi sauvé sa sœur sans la compromettre aux yeux du président ; celui-ci arrive à temps pour dire : *Dieu vous bénisse!* au chevalier, qui se retire en éternuant, comme ce pauvre *la Jeunesse*, du *Barbier de Séville*, « de manière à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle. » Après le spectacle on a rangé les banquettes le long des murs du salon, fait passer en un clin d'œil les décorations et le théâtre par les fenêtres, sur le balcon, et l'on a dansé et valsé la polka jusqu'à cinq heures du matin... Dame ! c'était la dernière fête de l'année, on ne pouvait pas la finir... J'espère qu'elle recommencera l'année prochaine, et que



M<sup>me</sup> Anaïs, Ségas voudra bien faire la réouverture du *théâtre Crussol*.

Il y a loin de ces jours de soleil et de joie aux jours de pluie et de travail ; mais enfin ces derniers arriveront à leur tour, et nous serons heureuses alors de trouver les planches de notre journal. Je vais donc t'expliquer celle-ci :

Le n° 1 est la moitié du devant d'un canezou qui se brode au passé ou au plumetis. Ce qui contient le gland se couvre de nœuds ; le gland se brode au passé, comme on brode un grain de café. Les feuilles se brodent au passé, ou se couvrent d'un sablé, que je t'ai indiqué ainsi : deux points passés l'un à côté de l'autre, et recouverts de deux autres points passés de même, le tout formant comme un grain de sable. Les autres traits, ainsi que celui qui entoure les feuilles, se font en point de cordonnet. Dans le haut, une étoile t'indique que ce morceau doit se déployer, pour que le patron soit dans toute sa grandeur.

Le n° 2 est la moitié du dos ; dans le haut, une étoile t'indique que ce morceau doit aussi se déployer.

Le n° 3 est la moitié du col, que l'on monte sur un petit entredeux, auquel petit entredeux est monté le canezou.

Le n° 4 est cet entredeux.

Le n° 5 est la garniture, que l'on taille haute de 6 centimètres ; on la coud autour du col, du canezou, et à peine froncée.

Toutes les broderies se font mates. Plus de jours autour des mouchoirs.

Le n° 6 est le fond d'un bonnet.

Le n° 7 est la forme.

Le n° 8 est ce bonnet tout monté ; il se met sous un chapeau et, le chapeau ôté, il se garde sur la tête.

Achète 25 centimètres de tulle de soie à gros réseaux, taille les modèles n°s 6 et 7, forme quatre plis au fond en le cousant à la forme.

1 mètre 50 centimètres de ruban de satin rose, large de 2 centimètres et demi.

— Détaches-en 50 centimètres, dont tu fais

un nœud formé de quatre petites boucles et de deux petits bouts. Prends une aiguille enfilée de cordonnet de soie rose, et ce qui te reste de ce ruban, fronce-le, du haut et du bas, par un point dessus, près du bord.

1 mètre de ruban de satin rose, large de 1 centimètre. — Tu en doubles le tour extérieur de la forme et continues derrière jusqu'au milieu du bas du fond. — Là, il doit te rester de chaque côté deux bouts de ruban pour nouer ce bonnet derrière.

9 mètres de ruban de satin rose, large de 6 millimètres. — Tu le partages ainsi : Vingt-six bouts longs de 12 centimètres, quarante-huit longs depuis 10 centimètres jusqu'à 7, et vingt-six longs de 6 centimètres.

4 mètres de tulle de soie à gros réseaux, en bandes, hautes de 6 centimètres.

*Première bande.* Détache 1 mètre 70 centimètres de tulle, que tu plisses à plis ronds en laissant au commencement et à la fin une longueur de 15 centimètres sans être plissée.

*Deuxième bande.* Détache 1 mètre 40 centimètres de tulle que tu plisses à plis ronds.

*Troisième bande.* Il te reste à peu près 90 centimètres que tu partages en deux bandes, que tu plisses à plis ronds ; chaque bande plissée doit être longue de 15 centimètres.

*La première bande :* Tu la couds sur le petit ruban qui double le devant de la passe, et de manière à ce que la bande soit, au bas des joues, dans sa hauteur, et aille en diminuant sur le front, où elle doit être haute de 3 centimètres. Les 15 centimètres non plissés, tu les fronces derrière le bonnet en les cousant sur le ruban. Sur cette *première bande*, couds, à des distances égales entre elles, et selon la hauteur du tulle, en laissant au bas du fond un espace de 10 centimètres, 14 bouts de ruban de 12 centimètres chaque dont tu formes des boucles, 14 hautes de 10 à 7, 12 hautes de 6 : 40 boucles.



*La deuxième bande :* Tu la couds sur la première en ayant soin de laisser la première dépasser, sur le front, de 15 millimètres ; sur cette deuxième bande tu couds, en les contrariant avec celles de dessous, le même nombre de boucles : 40.

*La troisième bande :* Tu la couds sur la deuxième pour grossir les joues, et tu la couvres de boucles, toujours en les contrariant : 20 boucles.

Tu prends le ruban que tu as froncé, tu le couds, d'un côté seulement, à partir du milieu du bas du fond, sur le pied de cette ruche de tulle et de rubans. Tu tournes autour du fond ce ruban froncé et le couds, toujours d'un seul côté ; tu tires la soie du haut pour que le ruban forme une pointe au bas des joues de ce bonnet ; tu arrêtes cette soie derrière, au milieu du bas du fond, et tu y couds ton nœud de ruban.

A la place du ruban de satin tu peux mettre du ruban de gaze plus large, à raies, ou écossais ; alors tu emploies moins de ruban.

Tu peux faire ainsi des tours de tête montés sur une paille recouverte d'un ruban à cheval. Il ne te faut que 3 mètres de bande de tulle, 7 mètres de ruban de 6 millimètres ; 1 mètre de ruban de 2 centimètres pour border la paille, et pour nouer le tour de tête sous le menton.

Le n° 9 est une espèce de sachet en lavande.

Achète 2 mètres de petit ruban de soie rose ou bleu, nommé signet. La veille du jour où tu voudras faire ce sachet, cueille 24 brins de lavande avec leurs fleurs, prends une aiguillée de fil noir, sers-t'en pour nouer fortement ce bouquet au bas des fleurs : le bouquet doit être haut de 10 centimètres, et les brins de lavande longs de 14 ; détache une partie de ces fleurs pour que du haut le bouquet finisse en pointe (je te prie de ne pas te fier sur ce modèle, le haut de ton bouquet allant bientôt se trouver renversé sous la rosette) ; avec un des bouts du fil noir,

entoure légèrement ces fleurs, prends-les dans ta main gauche ; de ta main droite rabats sur ces fleurs, l'un après l'autre, les brins qui se trouvent entourer le bouquet ; tu en rabattras sans doute 12, 14 ou 16, car il s'en casse quelquefois, seulement il te faut en avoir un nombre pair. Les brins qui te restent au milieu (à peu près dix), coupe-les juste au bas des fleurs, écarte quelques-uns des brins de lavande que tu as rabattus, noue le signet à l'autre bout du fil noir, tiens légèrement fleurs et brins de lavande dans ta main gauche, passe le ruban sur un premier brin de lavande, lève le brin qui suit, rabats-le sur le ruban, passe le ruban sur un deuxième brin, lève le brin qui suit, rabats-le sur le ruban... continue ainsi, en tournant, à couvrir ces fleurs, de manière à ce que tu aies alternativement un brin de lavande sur, et un sous le ruban. Arrivée ainsi au bas des fleurs, tu tournes ce ruban et en formes une rosette. Ce sachet se met parmi des gants, des mouchoirs et des cravates.

Le n° 10 est le tricot que tu m'as demandé pour ta mère.

Achète de la laine blanche en dix brins, deux aiguilles en bois noir de 2 centimètres et demi de circonférence.

Monte six points, comme pour une jarretière ; dans ta main gauche tiens l'aiguille où sont ces six points, place l'autre aiguille entre ton bras droit et ton corps ; dans ta main droite, prends ta laine, place-la de gauche à droite sur cette aiguille, tourne-la dessus une seconde fois, en partant toujours de gauche pour revenir à droite ; prends une maille, comme si tu voulais la tricoter à l'envers, ne la tricote pas ; les deux mailles qui suivent, prends-les ensemble, comme si tu voulais les tricoter à l'envers, tricote-les ; place, en partant de gauche à droite, ta laine sur ton aiguille, tourne-la dessus une seconde fois, en partant toujours de gauche pour revenir à droite ; prends une maille, comme si tu voulais la tricoter à l'envers, ne la tricote



pas ; prends ensemble les deux dernières mailles qui suivent, comme si tu voulais les tricoter à l'envers, tricote-les ; ta première aiguille est finie ; recommence de même la seconde et les suivantes ; tu dois toujours avoir six mailles sur ton aiguille, et n'en tricoter jamais que deux, celles que tu prends ensemble. Lorsque tu as fini plusieurs bandes, tu prends une aiguille enfilée de laine rouge ou bleue, en dix brins, et tu réunis ces bandes en passant ton aiguille dans chaque feston, ainsi que te l'indique le modèle représentant deux bandes réunies. On peut varier la couleur des bandes, par exemple : une blanche, une bleue, une orange, une rouge, et recommencer ; ou bien on peut encore réunir les bandes blanches avec des laines de ces différentes couleurs.

On exécute ainsi de jolies couvertures de lit et de berceau. On peut en faire des écharpes (les bandes en travers), et se les jeter sur la tête, les bras, les épaules, pour aller le soir au jardin, ou bien pour aller en voiture. Les bandes des couvre-pieds se font de la longueur du lit ; dans chacun des festons de la bande qui retombe sur le devant du lit, on passe une laine pareille à celle qui a cousu les bandes ; on la coupe longue de vingt centimètres, on la double ensuite, et des deux bouts égaux on forme un nœud au bas de ce feston. Si les bandes ou si les laines qui les réunissent sont de couleurs différentes, on fait la frange des mêmes couleurs et dans le même ordre.

Le n° 11 est le modèle, en petit, d'une chaîne de montre. Les trois boules du milieu contiennent des pierres mates, telles que le lapis lazuli, la chrysopale... Ces chaînes coûtent 95 francs chez les fabricants d'orfèvrerie... Avis aux sœurs qui veulent se cotiser pour faire un élégant cadeau à leur frère.

Le n° 12 est le modèle en petit d'un bracelet nommé les *vertus théologiques* ; tu y vois suspendus les emblèmes de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Ce

bracelet, argenté ou doré, coûte 10 francs. En argent, ou en argent doré, 25 francs... Avis au frère qui veut donner un gracieux souvenir à sa sœur.

Je ne saurais te dire ce qui n'est pas de mode. Des demoiselles passent sur la promenade : L'une a une robe et une écharpe de gros-de-Naples gris, la robe façon amazone, le col et les manchettes de dentelle, la capote à coulisses, en crêpe blanc, nœuds roses sous la passe, bottines noires, gants, couleur chair. — L'autre a une robe et une écharpe de taffetas noir (le noir est à la mode), une capote de gros-de-Naples rose ornée d'un voile de tulle de soie, bordé tout autour d'un ourlet, doublé sur lui-même, haut de 2 centimètres ; gants paille. — Celle-ci a une robe de mousseline de laine, fond chocolat à gros pois blancs, une écharpe de foulard bleu de France, ayant dans le bas un simple petit ourlet ; un chapeau de paille cousue orné d'un ruban de gros-de-Naples blanc croisé sur la passe. — Celle-là a une robe de mousseline de laine fond blanc parsemé de palmes, une écharpe de mousseline, trois quarts de large, garnie tout autour de trois plis (en comptant l'ourlet) hauts chacun d'un centimètre et demi, et espacés entre eux d'un centimètre, chapeau de paille d'Italie orné de rubans écossais ; au lieu du bavolet un nœud placé derrière sur le petit bord du chapeau.

Des demoiselles entrent dans un salon : L'une a une robe de mousseline de laine grise unie, avec deux hauts volants à peine froncés, taillés en droit-fil sur une hauteur de 30 centimètres, garnis du bas d'un ourlet haut de 2 centimètres, du haut d'un ourlet haut de 3 centimètres ; le bas de cet ourlet est froncé, et sur ce froncé qui sert de tête au volant, on coud le volant à la jupe. Une pèlerine de tulle de coton blanc, garnie d'une dentelle tout autour ; et, dentelle et pèlerine, relevées en draperie sur le haut du busc, où elles sont arrêtées par une rosette de ruban de satin ponceau. Manches



jusqu'au coude terminées par deux petits volants formant manchettes. Corsage à pointe, décolleté. Cheveux frisés à l'anglaise. — L'autre a une robe de barège rose; trois plis (en comptant l'ourlet), hauts de 15 centimètres chaque, espacés entre eux de 10 centimètres, ornent la jupe; manches courtes; par-dessus, secondes manches courtes plus larges terminées du bas par trois plis hauts de 2 centimètres chaque, espacés entre eux d'un centimètre; corsage à la *Vierge*, mitaines de soie noire, ceinture formée d'un large ruban de gros-de-Naples rose noué devant et retombant jusqu'aux genoux; souliers de satin noir, cheveux en bandeaux à la *Madone*. — Celle-là a une robe de taffetas vert, corsage à pointe, décolleté, Berthe en étoffe pareille, garnie d'une dentelle cousue dessus, à plat; manches courtes sur lesquelles sont cousues une dentelle. — Celles qui veulent couvrir leurs bras, ajoutent aux manches courtes une paire de manches longues de tulle, en droit-fil, demi-larges, cousues sous ces manches, et froncées du bas sur un entredeux auquel est cousue une petite dentelle. Bandeaux courts, gants blancs. — Celle-ci a une robe d'organdy faite sur les modèles n<sup>os</sup> 11 et 12, planche IV, la jupe garnie d'un volant en droit fil, haut de 40 centimètres, à peine froncé. Pour cacher les points qui le cousent à la jupe est cousu dessus un ruban de gros-de-Naples, large de 6 centimètres, déjà cousu d'avance à plis ronds; le même ruban plissé de même, cousu au bas des manches courtes et autour du cou. Si ces demoiselles devaient danser, elles pourraient ajouter pour coiffure : La première, deux rosettes de ruban de satin ponceau, large de 6 centimètres, d'où pendent des boucles de ruban pareil. La deuxième : une demi-couronne de roses terminée des deux côtés par trois roses : ces coiffures placées sur le dessus de la tête et retombant des deux côtés de

la tresse. La troisième : une rose et ses branches posées sur le côté gauche, derrière l'oreille. La quatrième, une étroite couronne de petites fleurs légères posée sur le front et allant se cacher sous la tresse...

Mais, quand je parle toilette, je ne m'arrête plus... c'est que je te vois, je te pare... je te trouve jolie... Il me semble que je joue encore à la maman et que tu es ma fille... tu vois bien que je t'aime, n'est-ce pas ?...

J. J.

## Éphémérides.

### POLITIQUE.

10 mai 1806. Création de l'Université impériale.

Le monopole de l'éducation publique ne pouvait être oublié dans le nombre de ceux que l'empire établissait à son profit. Le principe d'un corps chargé exclusivement de l'enseignement, sous le titre d'*Université impériale*, fut décrété le 10 mai 1806, et un second décret, rendu le 17 mars 1808, en régla l'organisation. Sauf des modifications légères, ce sont les mêmes principes, les mêmes lois qui régissent encore la France.

## Mosaïque.

Tu éprouves des injustices; console-toi le vrai malheur est d'en faire.

DÉMOCRATE.

Toutes les vertus sont comprises dans la justice; si tu es juste, tu es homme de bien.

THÉOGNIS.

Apprends à te conformer aux circonstances, et ne souffle pas contre le vent. Un instant amène la douleur, un instant amène la consolation.

PHOCYLIDE.



t ses  
rière  
cou-  
ur le  
e...  
n'ar-  
re...  
e je  
s ma  
st-ce

rsité

ique  
e de  
ofit.  
sive-  
titre  
e 10  
u le  
ion.  
t les  
gis-

toi

as la  
ien.

on-  
ent.  
tant





*Dessiné par Amédée de T. d'après le tableau de Lefèvre.*

*Gravé par Damiens.*

SAINTE GENEVIÈVE CONSACRÉE A DIEU.

*Journal des Demoiselles.*

12<sup>e</sup> année. N<sup>o</sup> 17.